

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

RÉINTRODUIRE LE NORMATIF PAR
LA THÉORIE CONÇUE COMME PRATIQUE
EN RELATIONS INTERNATIONALES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR
ISABELLE BERNARD

AOÛT 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

Démolir une usine, se révolter contre un gouvernement, refuser de réparer une moto, c'est s'attaquer aux effets et non aux causes. Et tant qu'on ne s'attaquera qu'aux effets, rien ne changera vraiment. Le vrai système, c'est notre système de pensée qui l'a produite, c'est la rationalité elle-même. Qu'on détruise une usine en laissant debout le même système de pensée qui l'a produite, celui-ci reconstruira une nouvelle usine. Qu'une révolution détruise un gouvernement en laissant intact les modes de pensée qui lui ont donné naissance, on les retrouvera dans le gouvernement suivant.

Robert Pirsig

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier Lawrence Olivier pour avoir fait preuve de patience et de dévouement dans la direction de ce mémoire. Le texte n'aurait pu prendre forme sans ses commentaires avisés. Ses suggestions et réflexions apportées lors des lectures et relectures des multiples versions préliminaires de chaque chapitre m'ont été indispensables. Les heures passées à revoir les éléments les plus difficiles de chacune des parties du texte m'ont été offertes en toute générosité. Je suis reconnaissante pour les encouragements qu'il a su me communiquer à chaque moment d'angoisse et dans toutes les étapes du processus pénible de rédaction. Tout au long de ma démarche, il a su faire preuve de gentillesse et de disponibilité. Je le considère comme un professeur et un directeur de recherche exemplaire. Je l'estime encore plus pour ses qualités personnelles, humaines.

L'appui de ma famille et de mes amis a su rendre l'écriture moins laborieuse. Mon frère Sébastien, particulièrement, a eu l'amabilité de lire les ébauches de mes chapitres et de me faire des commentaires pertinents. Je le remercie chaleureusement.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	iii
TABLE DES MATIÈRES	iv
RÉSUMÉ.....	vi
INTRODUCTION.....	1
1 PRÉCURSEURS AU DÉBAT À L'ÉTUDE.....	3
2 THÉORIE ET PRATIQUE	6
3 LE RAPPORT THÉORIE/PRATIQUE	8
3.1 LA THÉORIE EN TANT QU'OUTIL D'ANALYSE.....	8
3.2 LA THÉORIE EN TANT QU'OUTIL DE CRITIQUE	10
3.3 THÉORISER : UNE PRATIQUE QUOTIDIENNE	11
4 CONSTAT ET PROPOSITION DE RECHERCHE	14
CHAPITRE I: DERRIÈRE LES QUERELLES UNIVERSITAIRES: LA MÉTATHÉORIE	16
1.1 DISCUSSION MÉTATHÉORIQUE SUR LE CONCEPT DE THÉORIE	17
1.1.1 CLASSER LES THÉORIES	17
1.1.2 LA PERTINENCE DE LA MÉTATHÉORIE	19
1.1.3 LA THÉORIE COMME PRATIQUE QUOTIDIENNE	22
1.2 DÉBAT DE SOURDS: INCOMPRÉHENSION ET REPROCHES	23
1.2.1 LA DÉFINITION DE LA THÉORIE COMME FONDEMENT DES DÉBATS	28

1.2.2 AU NOM DE LA COHÉRENCE ET DE L'UNITÉ DE LA DISCIPLINE.....	31
1.2.3 LE RISQUE DE TOMBER DANS UNE PHILOSOPHIE DES RELATIONS INTERNATIONALES.....	35
1.3 LA PLACE D'UNE CONCEPTION DE LA THÉORIE EN TANT QUE PRATIQUE QUOTIDIENNE.....	38
1.3.1 LÉGITIMITÉ DE LA CONCEPTION	38
1.3.2 LA THÉORIE ET LE DISCOURS COMME ACTEUR POLITICO-NORMATIF	42
1.4 CONCLUSION.....	44
CHAPITRE II: LA RÉINTRODUCTION DU NORMATIF	46
2.1 SIGNIFICATION.....	50
2.1.1 RESITUER LE DÉBAT SUR LA SIGNIFICATION : L'HERMÉNEUTIQUE PHILOSOPHIQUE	53
2.1.2 VÉRITÉ ET SIGNIFICATION	59
2.2 DÉPLACEMENT DES OBJETS D'ANALYSE.....	64
2.3 CONCLUSION.....	67
CONCLUSION	69
1 RÉSUMÉ ET BILAN.....	70
2 CONSTAT ET PROPOSITION DE RECHERCHES À VENIR.....	74
BIBLIOGRAPHIE	77

RÉSUMÉ

Nous étudions la question des conséquences normatives des approches théoriques de la discipline des RI. Le débat se situe à un niveau métathéorique. L'étude débute avec un double constat : 1) la conception de la théorie et de son lien avec la pratique influence fortement la façon de penser la normativité des cadres théoriques; 2) la compréhension de la théorie en tant que pratique quotidienne a déplacé l'axe autour duquel pivotait le débat métathéorique. L'étude de cette dernière approche sera privilégiée car elle contribue au développement du débat théorique général.

Comment la compréhension de la théorie en tant que pratique quotidienne (*theory as everyday practice*) peut jeter un regard nouveau sur la question des conséquences normatives des cadres théoriques en RI? Nous soutiendrons que cette conception apporte au débat une contribution à deux niveaux. D'une part, elle implique un déplacement de la quête de vérité vers une quête de sens. D'autre part, elle questionne le pouvoir politique que peut avoir la constitution du savoir sur la réalité mondiale. Le premier chapitre exposera la pertinence de la position métathéorique dans un premier temps. Ensuite, sera exposé le débat entre la tradition disciplinaire et les chercheurs définissant et utilisant la théorie de façon hétérodoxe. Cette présentation des querelles disciplinaires autour de la problématique du rapport entre théorie et pratique sera principalement descriptive. Le chapitre 2 quant à lui, proposera une analyse de la conception de la théorie comme pratique et cherchera à répondre à la question suivante : Que peut apporter cette conception à une discipline telle les RI? Nous défendrons la proposition suivante : elle enrichit les débats disciplinaires en réintroduisant la normativité. Cette réintroduction s'effectue par deux procédés : 1) En montrant que la théorie n'est qu'une signification; 2) En montrant qu'elle est un instrument de production du politique.

Mots-clés: Théorie ; Théories ; Relations Internationales ; Métathéorie ; Normativité ; Théorie comme pratique ; Pratique ; Signification ; Science politique ; Discours ; Représentation

INTRODUCTION

Pourquoi décidons-nous d'étudier les relations internationales? Pour la plupart des chercheurs de la discipline, nous y compris, la réponse à cette question révélera des préoccupations éthiques quant à la politique mondiale. On utilise régulièrement les cadres théoriques comme des outils permettant de tracer des liens entre plusieurs données, d'analyser et de tirer des conclusions. Or, il nous paraît fort probable que l'utilisation d'un cadre théorique oriente l'analyse, et en même temps produit des énoncés normatifs dont les conséquences ne sont pas toujours assumées. Nous entendons par énoncé normatif : une proposition ou un jugement qui « soit énonce une norme, soit tend à évaluer l'écart avec une norme donnée, soit encore tend à ramener une réalité quelconque au plus haut degré de conformité avec une norme » (Canguilhem, 2005: 205). Contrairement à une tendance répandue, nous n'opposons normatif ni à descriptif, ni à explicatif. En effet, une description ou une explication peut fort bien être normative.

Prenons l'exemple d'une approche théorique qui contient la proposition: *Les chercheurs des Relations Internationales s'intéressent à la politique étrangère des États*. Cet énoncé « explicatif » est également normatif. On affirme ici implicitement que l'État et sa politique étrangère doivent être le principal objet d'analyse. Cet énoncé crée des normes sur la façon de travailler du chercheur en excluant plusieurs formes d'analyse. Par exemple, l'étude des forces transnationales sera considérée comme moins valable que celle de la politique

étrangère pour expliquer les relations internationales. Également, cet énoncé est prescriptif, il pousse le chercheur à étudier la politique globale d'une certaine façon, soit en étudiant la politique étrangère des États. Les approches théoriques en Relations Internationales (RI) contiennent plusieurs énoncés normatifs de ce type.

Nous étudions la question des conséquences normatives des approches théoriques de la discipline des RI. Le débat qui nous intéresse se situe à un niveau métathéorique. Les théoriciens critiques¹, inspirés par les sociologues de la connaissance, s'intéressent à la façon dont le contexte social influence les énoncés normatifs. Il s'agit de la façon usuelle de problématiser ce sujet. L'intérêt sera ici plutôt porté sur la façon dont ces énoncés construisent à leur tour le contexte social. La question a peu été abordée sous cet aspect dans la discipline. En sciences sociales, la question de la normativité apparaît avec les études soutenant que les approches théoriques reflètent les valeurs et les normes. Les sociologues de la connaissance ont démontré que les théories reproduisent le contexte social et donc qu'elles ne sont ni neutres, ni détachées de la pratique. Ces conclusions ont notamment été tirées comme suite aux travaux de Mannheim (1952), Scheler (1993), Gurvitch (1966) et *Connaissance et intérêts* de Habermas (1976). Ce dernier a apporté un éclairage nouveau à la discussion en introduisant le concept des sciences critiques porteuses d'un intérêt émancipatoire. Ces études ont malheureusement eu un impact limité sur la discipline (RI) jusqu'à récemment.

¹ Ce terme sera défini plus loin.

1 PRÉCURSEURS AU DÉBAT À L'ÉTUDE

Avant d'analyser le débat quant au rapport entre la théorie et la pratique en RI, présentons deux écrits. Ceux-ci apparaissent d'une importance décisive quant à l'évolution de la recherche vers le débat actuel.

D'abord, il importe de souligner l'ouvrage de Mervyn Frost, publié en 1986 : *Towards a Normative Theory of International Relations : A critical analysis of the philosophical and methodological assumptions in the discipline with proposals towards a substantive normative theory*. Ce livre marquera considérablement l'orientation épistémologique de certains auteurs critiques en RI. La thèse défendue est la suivante : le manque de théories normatives en RI est la conséquence d'un biais méthodologique qu'il qualifie de 'positiviste'. Frost explique qu'il choisit ce terme, faute d'en trouver un meilleur, pour réunir les théories ayant, parmi leurs prémisses, celle de la distinction entre les faits et les valeurs. En effet, la première note du chapitre 1 se lit comme suit :

I am using the phrase, « positivist bias” here in a wide sense to include such diverse theories as objectivist theories of knowledge (according to which an item will not count as a piece of knowledge unless it corresponds to an item in the world), empiricist theories of science, verificationist theories of science, falsificationist theories of science, *and* value-free approaches to social science. These theories are obviously not always compatible with one another and adherence to one does not indicate an adherence to them all. Nevertheless, they all have this in common: that they are all premised upon a strong distinction between facts and values. (Frost, 1986: 37)

L'importance de cette contribution repose dans un premier temps sur ce concept de positivisme qui fut ensuite repris dans la littérature « critique » pour s'opposer aux théories traditionnelles. Une nouvelle catégorie sera donc créée. On classera désormais les cadres théoriques selon cette qualification de positivisme et de ses opposants (anti-positivisme, post-positivisme). En 1989, Lapid va même jusqu'à prétendre que la fin des années 1980 a donné naissance au troisième Grand Débat² qui formera la discipline. L'auteur nommera ce dernier,

² L'idée de l'évolution de la discipline par une série de Grands Débats fait partie du mythe des Relations Internationales. Voir : George, Jim. 1994. *Discourses of global politics a critical (re)introduction to international relations*. Coll. «Critical perspectives on world politics». Boulder, Col.: L. Rienner, 266 p.

le débat positivistes/post-positivistes et cette opposition est fréquemment reprise dans la littérature (Lapid, 1989).

Outre son influence quant à l'usage du terme positivisme, cet ouvrage de Frost a une influence importante sur la conception des théories normatives et non-normatives. Pour lui, les théories normatives sont celles qui portent sur « what ought to be done in world politics », par opposition aux théories explicatives (Frost, 1986: 1). Cela engendre la prétention à la scientificité des théories qui ne sont pas explicitement normatives. Suite à Frost, les chercheurs en RI séparent les théories explicatives, qui se considèrent non-normatives des théories à normativité explicite.

Un deuxième texte précurseur du débat à l'étude est celui de Robert Cox écrit en 1986 *Social Forces, States and World Orders : Beyond International Relations Theory*, et avec lequel Cox se positionne clairement par rapport à notre objet d'étude. Il importe d'accentuer ici, deux des points importants de ce texte par rapport à notre objet. D'une part, l'on y retrouve l'affirmation, désormais célèbre chez les analystes critiques de la discipline: « Theory is always *for* someone and *for* some purpose ». Avec l'explication qui suit cette proposition, Cox arrive à émettre un lien avec la constitution de la connaissance (ici de la théorie) par le biais du contexte social. La ressemblance du propos de Cox avec l'argumentation de Mannheim (1952) est d'ailleurs frappante. Par son objet, et parce qu'il s'inscrit en continuité avec les sociologues de la connaissance, ce premier apport de Cox à la réflexion épistémologique en Relations Internationales est d'une importance capitale. Le deuxième point à souligner dans ce texte de Cox, et qui a également eu une influence décisive sur les différentes positions épistémologiques de la littérature subséquente en Relations Internationales, porte sur les deux raisons principales d'élaborer des théories sociales et politiques. La première répondrait à la nécessité de résoudre des problèmes se posant à l'intérieur d'une perspective particulière, point de départ pour concevoir le monde. La seconde serait guidée par une volonté de réfléchir au processus de la constitution de la théorie. Elle consiste à proposer une perspective alternative à celles déjà existantes. Il s'agit d'une idée se rapprochant de celle défendue par Habermas (1976). Pour ce dernier, trois différents types d'intérêts mènent vers trois types de connaissances respectives. Ce qu'il

nomme les sciences empirico-analytiques procède d'un intérêt de la connaissance qui est d'ordre technique. Les sciences historico-herméneutiques découlent d'un intérêt pratique, mais qui se prétend également universel. Quant aux sciences critiques, elles résultent d'un intérêt émancipateur. Cox introduit dans la discipline cette distinction entre *problem-solving theories* et *critical theories*, chacune correspondant à des « intérêts » distincts³.

The first purpose gives rise to *problem-solving theory*. It takes the world as it finds it, with the prevailing social and power relationships and the institutions into which they are organized, as the given framework for action. The general aim of problem-solving is to make these relationships and institutions work smoothly by dealing effectively with particular sources of trouble. (Cox, 1986: 208)

Ce type de théorie (problem-solving) serait par définition fragmentaire, au sens où elle s'attarderait à un problème particulier à l'intérieur d'une sphère d'activité spécialisée. La force de ces théories découlerait d'ailleurs de leurs limites clairement identifiées. La théorie critique, au contraire, remet en question l'ordre existant et ne s'intéresse pas à un problème particulier se situant à l'intérieur de cet ordre.

The second purpose leads to *critical theory*. It is critical in the sense that it stands apart from the prevailing order of the world and asks how that order came about. [...] Critical theory is directed to the social and political complex as a whole rather than to the separate parts (Cox, 1986: 208).

Cox lie clairement ce concept de théorie critique et conséquences normatives, ce qui est d'un grand intérêt pour le travail ici entrepris. Il indique que l'un des buts principaux de la théorie critique est de proposer des alternatives à l'ordre socio-politique actuel. La théorie critique peut, en ce sens, servir de guide dans la transformation pratique de l'ordre mondial. Cox envisage la théorie critique comme un outil permettant de guider l'action visant le renversement du système international. Plutôt que d'être un simple outil d'analyse, la théorie peut donc être un outil de critique permettant deux choses : 1) dénoncer ce qui est; 2)

³ Le concept de problem-solving avait été élaboré par Kuhn pour parler de ce que faisaient les chercheurs évoluant à l'intérieur d'un paradigme. Pour Kuhn, la production de la connaissance ne pouvait se faire qu'à l'intérieur d'un paradigme et non en période de révolution scientifique (où aucun paradigme n'arrive à dominer les autres). Donc, tout en empruntant un concept Kuhnien, c'est dans une logique opposée que Cox défendra les « critical theories ».

Kuhn, Thomas S. 1962. *The structure of scientific revolutions*. Chicago: University of Chicago Press, 172 p.

Le concept de théories critiques quant à lui est clairement inspiré des écrits de l'École de Francfort de façon générale et de Habermas en particulier comme nous le voyons ici.

proposer autre chose. Frost et Cox, par les extraits ou les points importants de leurs écrits, seront des précurseurs essentiels au débat qui nous intéresse.

2 THÉORIE ET PRATIQUE

La conception de la théorie et du lien entre celle-ci et la pratique est un élément déterminant dans notre recherche. En effet, cette conception influence directement les prises de position autour des conséquences normatives des cadres théoriques. La tendance dominante en RI a jusqu'à présent été d'envisager la théorie en tant qu'outil d'analyse. Cependant, parallèlement, une vague de dissidents proposait également d'utiliser la théorie comme un outil de critique. Cette attitude a notamment été privilégiée par les courants marxistes, ainsi que par ceux cherchant à créer des « théories normatives »⁴.

Malheureusement pour nous, bon nombre d'auteurs ne se posent que rarement ou jamais la question du lien entre théorie et pratique. Déjà en 1988, Ferguson et Mansbach notaient la diminution de l'intérêt que les chercheurs de la discipline consacraient à la théorie :

There has even been a marked decline in academic interest in the subject of theory. Many graduate students and professionals seem to have concluded that it is hardly worth trying to penetrate the turgid prose and jargon of many, if not most, theoretical books and journal articles because these have nothing particularly significant or useful to say. More and more academics seem to be turning to policy questions or purely descriptive analyses of current events and issues, without attempting to explore the theoretical implications of their work. The resulting analyses, predictably, are all too often merely journalistic or at least are soon overtaken by events. Leading departments of political science are increasingly regarded as those with an ability to place students in Washington rather than as producers of doctorates. (Ferguson et Mansbach, 1988: 212)

⁴ Frost en est un bon exemple. Voir :

Frost, Mervyn. 1986. *Towards a normative theory of international relations : a critical analysis of the philosophical and methodological assumptions in the discipline with proposals towards a substantive normative theory*. Cambridge Cambridgeshire ; New York: Cambridge University Press, 241 p.

Dans le débat contemporain, les deux attitudes mentionnées plus haut prévalent toujours. Ainsi, d'un côté, nous retrouvons la tradition disciplinaire envisageant la théorie en tant qu'outil d'analyse. Encore une fois, les contestataires proposent plutôt de remettre en question cette méthode. Ces opposants proposent d'utiliser les théories comme outil de critique sociale. Cette conception du rôle de la théorie est particulièrement populaire chez les néo-marxistes, qu'ils soient néo-gramsciens ou partisans de la Théorie Critique⁵. Cependant, ils ne sont plus seuls chez les dissidents.

L'opposition à la tradition disciplinaire englobe de nouveaux acteurs. En effet, des adversaires plus radicaux à l'orthodoxie sont apparus plus récemment et contribuent à pimenter le débat. Souvent issus des rangs des féministes, des poststructuralistes, des critiques de la sécurité, des études postcoloniales, d'autres disciplines ou bien de la plus ancienne forme de critique s'étant affermie ; ces nouveaux adversaires déroutent par leurs méthodes d'analyse et leur conception de la théorie en tant que pratique quotidienne. Mieux que Lapid, selon nous, Waever rend compte également de ce débat qu'il nomme le Quatrième Débat⁶ ou le débat entre rationalistes et réflectivistes⁷. Pour Waever, ce débat réoriente la discipline dans un tournant philosophique. Cette véritable guerre intellectuelle se déroule sur un axe rationalistes/réflectivistes : à un extrême, la synthèse néo-néo⁸ ; à l'autre, les « postmodernes » (Waever, 1997: 22). Cette crise ou « guerre » métathéorique garnit donc l'environnement dans lequel se situent les positions des chercheurs autour des conséquences normatives des Relations Internationales.

⁵ Nous utilisons les majuscules pour désigner le courant théorique spécifique, issu de l'école de Francfort.

⁶ Notons cependant que les deux auteurs comptent les débats différemment.

⁷ La distinction entre les théories 'rationalistes' et 'réflectivistes' a été introduite dans la discipline par Keohane en 1988, lors du discours présidentiel du 29^e Congrès annuel de l'International Studies Association (ISA). L'appellation 'réflectiviste' est d'ailleurs sa création : "calling them "reflective," since all of them emphasize the importance of human reflection for the nature of institutions and ultimately for the character of world politics".

Keohane, Robert O. 1988. «International Institutions: Two Approaches». *International Studies Quarterly*. vol. 32, no 4, p. 379-396.

⁸ La synthèse néo-néo est le terme que l'on utilise en RI pour désigner l'ensemble des néo-réalistes et des néo-libéraux depuis la collaboration de ces deux groupes dans un programme de recherche commun. En effet, depuis la fin de la guerre froide, les concordances sont frappantes entre les deux approches.

3 LE RAPPORT THÉORIE/PRATIQUE

Pour présenter le débat sur les conséquences normatives des cadres théoriques en RI, il importe de classer cette littérature. Pour ce faire, nous nous inspirons grandement d'une typologie qu'élabore Marysia Zalewski dans un texte paru en 1996, intitulé : « 'All these theories yet the bodies keep piling up' : theories, theorists, theorising ». Elle décrit trois différentes façons d'envisager la théorie par rapport à la pratique, qu'elle désigne sous les appellations : « theory as tool », « theory as critique » et « theory as everyday practice » (Zalewski, 1996: 341). Nous présenterons chacun de ces concepts dans le détail, tout en associant à chaque classification certains auteurs. Cette typologie permettra de clarifier la façon dont nous abordons le débat qui nous intéresse.

3.1 LA THÉORIE EN TANT QU'OUTIL D'ANALYSE

Tout d'abord, la théorie en tant qu'outil d'analyse est utilisée par les chercheurs souhaitant donner un sens aux événements de la politique internationale. Selon Zalewski, cette façon d'utiliser la théorie repose sur certains postulats dont : l'importance de distinguer la théorie du théoricien qui la formule ou l'utilise; la séparation entre la théorie et le '*monde réel*'; ainsi que la reconnaissance de la valeur de la Raison issue des Lumières (Zalewski, 1996: 341-343). Cette façon de concevoir la théorie est la plus classique et la plus utilisée en RI. George écrit que la présomption d'une séparation entre la théorie et le monde réel, ou entre le royaume des faits empiriques versus celui de la connaissance théorique, est au cœur de la discipline (George, 1994: 18). Il donne également quelques exemples d'auteurs

considérés comme de véritables fondateurs des RI et qui définissent la théorie en ce sens. Par exemple, Morgenthau dans un extrait de *Politics Among Nations* écrit: « [Theory] must be judged not by some preconceived abstract principle or concept unrelated to reality, but by its purpose: to bring order and meaning to a mass of phenomena which without it would remain disconnected and unintelligible. » (cité dans: George, 1994: 93) Dans le même ordre d'idée, E.H. Carr prétend que: « the function of thinking is to study a sequence of events which *it is powerless to influence or to alter* » (cité dans: George, 1994: 21). George soutient que cette affirmation est aussi puissante que dangereuse puisqu'elle incite les chercheurs à ne pas envisager la possibilité d'une autre réalité mondiale. Nous ajouterons que ces deux extraits sont fondamentalement normatifs. Ils orientent le chercheur dans sa façon de travailler. Dans le cas de Morgenthau, il établit explicitement un critère de jugement des théories. Carr, quant à lui, incite implicitement le chercheur à ne pas tenter d'altérer les événements de la politique mondiale. Les deux énoncés cités correspondent donc parfaitement à la définition donnée plus haut d'énoncé normatif.

George et Campbell opposent cette conception de la théorie en tant qu'outil d'analyse à une compréhension poststructuraliste de la théorie :

For the conception invoked by the rationalists and realists, theory remains a *tool for analysis*, something that might be more sensitively honed but that nonetheless can continue to serve us (the theorists and, of course, the practitioners). For the conception associated with poststructuralism, theory is as much the *object of analysis* as the tool for analysis. The concern, although no less practical in its implications, is how analytic approaches privilege certain understandings of global politics and marginalize or exclude others. It is a reorientation of analysis best illustrated by the move from the Kantian question of "What can I know" to the Foucauldian question of "How have my questions been produced?" (George et Campbell, 1990: 285)

Nous verrons plus en détail cette dernière conception de la théorie dans la section « théoriser : une pratique quotidienne ». Mais d'abord, exposons une première opposition à la façon plus traditionnelle d'envisager la théorie.

3.2 LA THÉORIE EN TANT QU'OUTIL DE CRITIQUE

Nous avons déjà abordé la théorie en tant qu'outil de critique avec Cox. La théorie est ici conçue comme un outil soutenant différents buts. La théorie ainsi conçue sert à comprendre le « monde réel ». Cependant, elle a comme objectif supplémentaire de changer ce monde pour accroître l'émancipation humaine. Zalewski note que ce projet d'émancipation provient également d'une conception issue des Lumières (Zalewski, 1996: 345).

Portons notre attention sur les interrogations de certains chercheurs qui conçoivent la théorie de cette façon. Ces réflexions ont bien souvent des liens directs avec les écrits des sociologues de la connaissance. Les chercheurs adoptant cette conception s'intéressent aux contextes sociaux et aux liens entre ces derniers et la construction des théories. La conclusion de l'ouvrage de Ferguson et Mansbach est représentative de cette position :

The central thesis of this book is that ideas emerge and compete in international relations scholarship in a decidedly un-Kuhnian pattern- that is, in response to what we have called the normative temper of the times. Schools of thought in international relations reflect the *Zeitgeist* of their age fully as much as do ideas in art and literature. Different normative commitments lie behind debates regarding which actors should be studied, which level of analysis are most useful, which variables are critical, which issues are most important, and so forth (Ferguson et Mansbach, 1988: 217).

Par extension, la popularité de certains cadres théoriques serait également un reflet de l'ère du temps. Ce genre de préoccupations, émises après l'article de Cox, a contribué à populariser une conception de la théorie en tant qu'outil de critique.

Neufeld est un exemple parfait de penseur concevant ainsi la théorie. Dès l'introduction de son ouvrage, il annonce qu'il cherche à savoir pourquoi, en RI, il existe peu de théories orientées vers l'émancipation humaine. Sa thèse, non sans rappeler celle de Frost, est que cette absence découle de la logique interne du positivisme. Neufeld propose une vision des Relations Internationales issue de la tradition marxiste occidentale (incluant Gramsci) et plus précisément inspirée par l'école de Francfort qui en est une variante (Neufeld, 1995: 1-7).

La question de la normativité des cadres théoriques a grandement été analysée selon cette compréhension de la théorie. Le « positivisme » a ainsi souvent été considéré comme le grand coupable des horreurs commises en relations internationales. La solution se trouvait dans la critique du système mondial actuel et dans la dénonciation de ses défenseurs. Il semble difficile de pousser plus loin la question de la normativité des théories des RI en saisissant la théorie de cette façon. C'est pourquoi nous porterons notre attention sur la théorie envisagée d'une autre façon : en tant qu'une pratique politique quotidienne.

3.3 THÉORISER : UNE PRATIQUE QUOTIDIENNE

La conception de la théorie en tant que pratique quotidienne (*theory as everyday practice*) et en tant qu'outil de critique ont plusieurs liens. Il est néanmoins important de les distinguer sur certaines positions qui sont centrales au débat qui nous occupe ici. Tout d'abord, Zalewski insiste sur le fait que ces chercheurs considèrent que « *theory* » n'est pas un nom, mais un verbe. Cela signifie que la théorie n'est pas, comme dans les deux premières catégories, un outil que l'on peut utiliser, mais plutôt une action que l'on exécute. On n'utilise pas une théorie, on théorise plutôt.

Toujours selon l'auteure, quelques résultats découlent du fait de comprendre la théorie en tant que pratique quotidienne. Théoriser est un mode de vie que nous pratiquons tous, tous les jours, tout le temps. Par conséquent, *tous* les chercheurs en RI (non seulement les théoriciens) et *tous* les acteurs de la politique globale théorisent. Aussi, beaucoup plus d'activités humaines et de comportements sont pris en considération, pour l'analyse qu'en se contentant de voir la théorie comme un outil d'analyse. De cette première conséquence en découle une

deuxième, à savoir l'extension radicale de notre compréhension de la désignation des théoriciens (Zalewski, 1996: 346-348).

Il existe un dernier élément propre à cette façon d'entrevoir la théorie qui concerne la question des éléments considérés importants pour l'étude de la politique internationale. Il n'y a plus une vérité neutre et objective, mais plutôt une tentative de comprendre le sens. Ainsi apparaît une véritable fracture qui sous-tend les débats concernant le lien entre théorie et pratique en Relations Internationales : la quête de vérité est opposée à la recherche du sens.

George et Campbell utilisent également le concept de "theory as practice". Ils associent cette façon de concevoir la théorie aux approches poststructuralistes qui se distinguent de la théorie Critique justement sur cette façon de comprendre la théorie. Nous sommes en grande partie en accord avec ces auteurs sur l'opposition entre la Théorie Critique et la théorie en tant que pratique. Cependant, nous considérerons que cette conception de la théorie ne se limite pas au poststructuralisme, mais est utilisée par des chercheurs issus de plusieurs perspectives. Par exemple, un autre groupe ayant depuis le tout début apporté de nombreuses contributions à cette façon d'envisager la théorie est sans aucun doute les féministes. Plusieurs d'entre elles ont exploité la théorie en tant que pratique quotidienne. Tickner, apporte un élément pour comprendre leur tendance à rejeter les fondements de la discipline.

While IR scholars might argue that Kant's views on women were a time-bound premise which can safely be discarded in today's more gender-sensitive climate, feminists believe that the Western philosophical tradition is too deeply implicated in masculinist assumptions to serve as a foundation for constructing a gender-sensitive IR. Therefore, the gender biases of this tradition, which are fundamental to its normative orientation, must be exposed and challenged. For this reason, feminists claim that works that have served as foundational texts for international relations must be reexamined for evidence of gender biases which call into question the gender neutrality frequently claimed in response to feminist critiques. In the words of one feminist theorist, "all forms of feminist theorizing are normative in the sense that they help us to question certain meanings and interpretations in IR theory" (Sylvester, 1994a: 318). However, challenging the core assumptions, concepts, and ontological presuppositions of the field with claims of gender bias are bound to result in miscommunications and to make conversations with international theorists difficult (Tickner, 1997: 617).

Elle critique donc les deux conceptions de la théorie présentées plus haut : théorie en tant qu'outil d'analyse et théorie en tant qu'outil de critique. Tickner ajoute que les chercheuses féministes ont tendance à proposer des théories 'critiques' au sens de Cox, plutôt que des 'problem-solving theories'. Ainsi, les perspectives féministes seraient plus enclines à

comprendre la théorie en tant que pratique quotidienne ou tout au moins en tant qu'outil de critique. Cela les incline donc à choisir plus fréquemment la troisième façon de saisir la théorie.

Plusieurs exemples concrets de l'application dans un travail de recherche de la théorie en tant que pratique quotidienne sont mentionnés dans l'ouvrage de George. L'auteur s'intéresse aux débats théoriques qui contribuent à transformer une image discursive particulière en une « réalité » de la politique mondiale. Il propose explicitement de lier théorie et pratique ainsi que production du sens et pouvoir politique (George, 1994: 104).

George propose une réflexion métathéorique intéressante, et rappelle fréquemment comment la construction du discours dominant de la tradition disciplinaire est un acte politique qui implique des conséquences pratiques. Écrivant en 1994, il reprend souvent l'exemple de la guerre du Golfe et des massacres en Bosnie pour montrer que l'action politique a répondu à une réalité produite discursivement et que cette « réalité » a empêché le politique d'envisager des actions alternatives.

Une partie de son livre est consacrée à la façon dont les RI sont devenues la discipline de la Guerre Froide. L'exemple de l'impact qu'a eu le « Long Telegram » de Kennan en 1946 sur les décisions prises par l'administration américaine apporte également un argument en faveur de l'affirmation voulant que

it was the *discursively produced reality* that the policymakers and intellectual sectors responded to, not some external world « out there » that imposed its real knowledge upon them. [...] Kennan's « Long Telegram » of February 1946 created an interpretative straitjacket from which neither Western nor Soviet analysts could escape for forty years. (George, 1994: 86)

Peu d'ouvrages complets en RI discutent de ce rapport entre théorie et pratique. Il s'agit donc d'une référence incontournable pour notre recherche.

L'ensemble des réflexions de Steve Smith sur les liens entre la théorie et la pratique est une autre inspiration pour notre étude. Dans la même logique que George, il soutient en 1995 que la tradition disciplinaire par sa définition de l'éthique soutient la violence de la politique internationale (Smith, 1995: 3). La position de Smith est d'autant plus intéressante qu'il prend toujours en considération les conséquences éthiques des débats théoriques en RI.

L'importance des travaux de Smith est d'autant plus grande que l'aspect prescriptif de la connaissance de la politique globale que nous propose la tradition disciplinaire est souvent négligé.

En résumé, le principal problème d'une conception traditionnelle de la théorie est qu'elle ne pose *jamaïs* la question des conséquences normatives des théories. Elle ne cherche même pas à savoir (comme le font les théories critiques) de quelle façon le contexte social influence la création de théories.

4 CONSTAT ET PROPOSITION DE RECHERCHE

Après le bref survol de la littérature portant sur la normativité des théories en RI, nous constatons deux choses : 1) la conception de la théorie et de son lien avec la pratique influence fortement la façon de penser la normativité des cadres théoriques; 2) la compréhension de la théorie en tant que pratique quotidienne a déplacé l'axe autour duquel pivotait le débat métathéorique. C'est pourquoi nous privilégierons l'étude de cette approche qui contribue au développement du débat théorique général.

Or, dans la littérature existante, la normativité des théories a été amplement abordée par les chercheurs concevant la théorie en tant qu'outil de critique. Ces derniers ont prouvé que les approches théoriques reflètent les normes sociales. Nous notons cependant que les nouveaux dissidents, ceux concevant la théorie comme pratique quotidienne, ont rarement abordé la question explicitement, en tant qu'objet principal d'un article ou d'un ouvrage. De ce constat découle notre question spécifique de recherche. Comment la compréhension de la théorie en tant que pratique quotidienne (*theory as everyday practice*) permet-elle de jeter un regard nouveau sur la question des conséquences normatives des cadres théoriques en RI?

Nous soutiendrons que cette conception apporte au débat une contribution à deux niveaux. D'une part, elle implique un déplacement de la quête de vérité vers une quête de sens. D'autre part, elle questionne le pouvoir politique que peut avoir la constitution du savoir sur la réalité mondiale. Le premier chapitre exposera la pertinence de la position métathéorique dans un premier temps. Ensuite, on cherchera à exposer le débat entre la tradition disciplinaire et les chercheurs définissant et utilisant la théorie de façon hétérodoxe. Cette présentation des querelles disciplinaires autour de la problématique du rapport entre théorie et pratique sera principalement descriptive. Le chapitre 2 quant à lui, proposera une analyse de la conception de la théorie comme pratique et cherchera à répondre à la question suivante : Que peut apporter cette conception à une discipline telle les RI? Nous défendrons la proposition suivante : elle enrichit les débats disciplinaires en réintroduisant la normativité. Cette réintroduction s'effectue par deux procédés : 1) En montrant que la théorie n'est qu'une signification; 2) En montrant qu'elle est un instrument de production du politique.

CHAPITRE I:

DERRIÈRE LES QUERELLES UNIVERSITAIRES: LA MÉTATHÉORIE

Le présent chapitre cherche à répondre à deux questions complémentaires. Dans le cadre de cette étude utilisant la métathéorie comme cadre analytique, une première question se pose inévitablement. En quoi la métathéorie est-elle pertinente? Le simple manque de réflexion sur cette question semble motiver l'intérêt pour cette analyse théorique des théories. Cependant, c'est la réponse à une seconde question qui viendra réellement justifier son utilisation. Quel est le fondement des débats contemporains en théorie des Relations Internationales? Nous répondrons que la conception de la théorie est le véritable nœud du débat. En effet, une conception différente du concept de théorie engendre une série d'incompréhensions. Il s'avère alors nécessaire de revenir à une réflexion fondamentale qui tend à être ignorée et de se poser la question de la définition de la théorie.

Dans une première partie, nous discuterons du concept de théorie en mettant l'accent sur les conséquences de la classification, sur l'importance de la métathéorie et sur la conception de la théorie comme une pratique quotidienne. Deuxièmement, nous présenterons les débats disciplinaires issus de ces définitions divergentes de la théorie. Nous traiterons des

incompréhensions et des reproches faits aux chercheurs contemporains utilisant une conception différente de la théorie. Finalement, cette conception de la théorie comme pratique sera exposée. Cela nous permettra de faire le lien avec notre second chapitre qui traitera des apports de cette nouvelle conception.

1.1 DISCUSSION MÉTATHÉORIQUE SUR LE CONCEPT DE THÉORIE

Le cadre analytique utilisé tout au long de cette recherche se situera dans le domaine de la métathéorie. Il nous semble donc adéquat de justifier la pertinence de ce choix. La métathéorie repose sur la façon dont sont classées les théories, car classer les textes théoriques constitue la principale activité pratiquée en théorie des Relations Internationales. Nous commencerons donc par présenter les conséquences de cette classification.

1.1.1 CLASSER LES THÉORIES

En Relations Internationales, il est habituel de classer les auteurs et leurs écrits en grandes catégories que l'on nomme cadres, orientations ou approches théoriques, ou encore, paradigmes. On regroupe les auteurs par des affinités que l'on observe dans leur cadre analytique, mais également selon les valeurs qu'ils partagent, leur façon de concevoir la

science ainsi que leur conception du système international et de ses composantes. Cette coutume peut avoir un aspect commode, nous en convenons. En effet, il serait impossible de lire tous les auteurs ayant réfléchi implicitement ou explicitement à la question de la théorie dans la discipline. Les regroupements par orientation théorique ont donc l'avantage de ratisser large et de synthétiser des positions qui comportent par ailleurs des différences. Cependant, cette façon de concevoir la théorie comporte au moins deux problèmes majeurs. D'une part, elle simplifie à outrance la pensée des auteurs représentant chaque courant théorique. Aussi, en étudiant les courants théoriques plutôt que les textes, on accentue l'importance de certains auteurs étant associés à une approche particulière. Il n'est donc pas étonnant de constater la popularité des ouvrages de Morgenthau (réalisme classique), de Waltz (réalisme structurel ou néo-réalisme), de Keohane (néo-institutionnalisme libéral), de Wendt (constructivisme conventionnel) ou même de Cox (approche néo-gramscienne). Ce faisant, on ignore également bon nombre de textes pertinents à cette étude de la théorie en RI qui ont pour principale lacune de ne s'inscrire dans aucune des catégories prédéfinies. Lorsque l'on utilise une classification, on doit bien savoir ce que l'on fait. On rassemble autour de ce que l'on considère être des propriétés communes un ensemble souvent fort disparate d'éléments. Ce faisant, il importe de comprendre qu'on exclut par le fait même ce qui les différencie. Le danger consiste à ne retenir que les ressemblances et à ignorer, volontairement ou non, les différences sans justifier ce choix ni sa portée.

Kratochwil soulève ce problème d'utiliser des « idéaux types » pour désigner une approche théorique : « Since ideal types are not based on simple inductive generalizations it might not be instantiated by any one writer, or not all of them might share all the characteristics identified by the ideal type » (Kratochwil, 2007:31). Ici, l'auteur reproche cette méthode idéale typique particulièrement à Richard Ashley pour sa critique du « néoréalisme ». Il nous semble cependant pertinent de soulever le problème que pose cette méthode de façon générale. La classification par idéaux types comme outil pour analyser la théorie appauvrit la compréhension des textes et élimine les subtilités présentes dans chacun de ceux-ci. Le second problème que pose cette méthode est lié à la critique des idéaux types. Puisqu'il s'agit de représentations simplifiées et généralisées, les jugements que l'on porte

sur ces catégories ont peu de valeur critique. Elles comportent même le danger de caricaturer ces théories.

La classification peut également être perçue comme un mécanisme logique isolant les significations les unes des autres et donc abolissant les liens nécessaires à la compréhension d'un tout. C'est en ce sens qu'il faut comprendre les propos de Gusdorf lorsqu'il affirme :

Les systèmes de logique, y compris la logique mécanisée de l'ordinateur, décrivent des îlots d'intelligibilité axiomatique, arbitrairement découpés au sein de l'océan des significations. Les mécanismes rigoureux mis au point par les diverses sciences ont leur utilité, mais elles n'ont de validité que sous réserve de leur clôture, au prix d'une énorme restriction mentale; elles isolent au sein de l'immensité de petits royaumes des ombres, régis par des jeux d'abstractions, qui laissent en dehors de leurs prises les configurations constitutives du domaine humain. (Gusdorf, 1988)

Or, si l'on observe ce qui se fait en théorie des RI, il est frappant de constater que tout n'est que classification. En effet, peu de livres tentent d'étudier l'activité théorique d'une autre façon. Les ouvrages de référence sur le sujet donnent des titres aux différents cadres théoriques, y classent une liste d'auteurs qui peuvent être qualifiés de ce nom, nomment les chercheurs les ayant inspirés, et énoncent des caractéristiques qui seraient propres à chaque catégorie. Comprendre cette catégorisation est un exercice qui ne laisse pas de place à l'analyse de l'activité théorique qui pourtant mérite d'être étudiée.

1.1.2 LA PERTINENCE DE LA MÉTATHÉORIE

La plus importante faiblesse de cette entreprise de classification menée dans une quête de compréhension par la comparaison des théories des RI est qu'elle ne s'intéresse pas à la théorie là où elle se constitue et se définit, soit dans l'activité théorique. Cette absence de réflexions métathéoriques autour de la question de la théorie est présente et pèse lourd dans

les débats épistémologiques entre chercheurs. Or, l'importance d'une telle réflexion est souvent négligée par les chercheurs en science politique et particulièrement en Relations Internationales (RI). On expose les théories ou l'on se positionne à l'intérieur d'un cadre théorique souvent sans problématiser sa pratique. Or, la question se pose : pourquoi se limiter à ce travail descriptif sans réelle portée? N'y a-t-il pas une autre façon de concevoir la théorie? Nous soutenons que ce n'est pas grâce à ce travail descriptif que l'activité théorique peut et doit être analysée. Seule la métathéorie permet de concevoir la théorie comme objet de réflexion.

Nous préciserons à présent ce que nous entendons par métathéorie, puisque c'est sur ce plan que s'inscrit la présente étude et qu'il en existe plusieurs définitions différentes. Pour Chernoff, par exemple la métathéorie est la tentative de trouver la meilleure des théories (Chernoff, 2007: 2-3.). Smith et Owens quant à eux soutiennent que ce sont les fondationnalistes (par opposition aux antifondationnalistes) qui recherchent des prémisses métathéoriques pour juger les différents énoncés de vérité. Pour eux, métathéorique serait synonyme de « above any particular theory » (Smith et Owens, 2005: 274). Cependant, ce n'est pas en ce sens que nous l'entendons. La métathéorie, en faisant de la théorie son objet, s'intéresse à l'activité par laquelle une théorie se constitue et particulièrement selon quatre aspects : 1. le fondement axiomatique de la théorie; 2. la manière dont elle pose les conditions de sa propre pratique; les exigences qu'elle impose aux praticiens; c'est-à-dire le rapport de la théorie aux valeurs, aux normes; 3. l'objectif qu'elle poursuit; 4; le fondement métaphysique qui la soutient. Notre intérêt se dirigera particulièrement sur le deuxième aspect mentionné tout en gardant à l'esprit l'indissociabilité des différents éléments.

La problématisation de l'activité théorique qui sera entreprise ici est également revendiquée par plusieurs philosophes, sociologues ou politologues. Nous soulignerons ici les propositions de Charles Taylor et de Pierre Bourdieu.

Taylor écrit à propos de cette entreprise en sciences sociales :

I want to argue that we could gain a great deal by examining our theorizing about social matters as a *practice*. My claim is that the activities of searching for, creating, espousing and rejecting theories are too little understood, and that they are far from being unproblematic, as we often assume in our concern to focus on the *content* of our theories.

Moreover, I want to maintain that gaining clarity about the practice of theorizing will help us to understand more about the scope and validity of our theories. Being more reflectively clear about what we do in our theoretical activity will help us to answer questions which we cannot even properly pose as we remain convinced that social theory is a straightforward matter of designing hypotheses and comparing them to the facts. (Taylor, 1985: 91)

L'auteur met l'accent sur une partie importante du problème : notre attention est tellement centrée sur le contenu des différentes théories que nous oublions de problématiser l'activité théorique. Une telle réflexion nous permettrait de mieux comprendre la discipline des Relations Internationales et de poser la question de la constitution de la théorie autrement. Un regard sur l'activité théorique engendre un certain nombre de questions, dont celle de la constitution de la théorie. La simple conception de la théorie comme une pratique quotidienne est une prise de position qui relève du champ d'études de la métathéorie. Cette position entraîne une incompréhension et suscite de nombreux débats provenant d'une conception étroite de la théorie.

Bourdieu dans la perspective qui est la sienne propose une sociologie de la sociologie. Ainsi, il soutient que : « la science sociale doit englober dans la théorie du monde social une théorie de l'effet de théorie qui, en contribuant à imposer une manière plus ou moins autorisée de voir le monde social, contribue à faire la réalité de ce monde [...] » (Bourdieu, 1982: 100). Il met lui aussi l'accent sur l'effet que peut produire l'activité théorique. C'est une question très importante sur laquelle nous allons nous attarder. Il est donc nécessaire, pour étudier les conséquences de l'activité théorique, de penser cette dernière comme pratique.

1.1.3 LA THÉORIE COMME PRATIQUE QUOTIDIENNE

Qu'est-ce qu'une conception de la théorie en tant que pratique quotidienne? Il s'agit de définir la théorie comme le résultat d'une production sociale constante engendrée par une pratique (celle de l'activité théorique). Cette activité théorique se retrouve d'abord dans la quotidienneté, à travers nos interactions, nos actions, nos réflexions, nos discussions, nos comportements les plus banals. Notre existence est gouvernée par une vision du monde qui nous entoure; il faut l'interpréter. Ce n'est pas un choix, mais une nécessité; elle représente, selon Heidegger, la dimension proprement humaine de l'homme. On a négligé cet aspect de la théorie croyant à tort, qu'elle relève d'une pratique objective de théorisation et non de la vie quotidienne. Or, il n'y a rien qui *de prime abord* peut laisser croire à une différence fondamentale entre les deux si ce n'est la prétention de la seconde d'échapper au monde de la vie quotidienne, d'élever une pratique à une connaissance épistémique. Pourtant, sur le fond, la théorie, si elle est autre chose qu'une formalisation de propositions, consiste à donner une signification au monde dans lequel nous vivons. En sciences sociales, les théories sont très faiblement formalisées; elles consistent pour la plupart, à proposer une signification à des phénomènes qu'elles ont constitués en objet d'analyse. C'est très visible dans le milieu académique. L'activité théorique est comprise dans un double sens : il y a la partie dite proprement théorique et une partie opératoire, celle qui permet d'utiliser la théorie dans l'étude d'un phénomène concret. Dans ce dernier cas, la théorie est opérationnalisée. En quoi cela la distingue-t-il de la pratique quotidienne?

Il semble, à première vue, s'en démarquer doublement. D'une part, il y a une pratique consciente d'un travail théorique, d'un appel à des concepts, de leur mise en relation pour pouvoir expliquer ou comprendre. D'autre part, la théorie dans le monde académique a une vocation cognitive. Elle vise à expliquer ou faire comprendre. Cette distinction est-elle valable? La question est d'autant plus pertinente qu'une partie des défenseurs de la théorie comme outil d'analyse récuse à l'avance toute réflexion sur la théorie puisqu'à leurs yeux il n'existe qu'une seule façon d'en faire. En ce sens, il n'y a rien d'autre à faire qu'à valider les

connaissances produites. Refuser toute réflexion sur la théorie c'est s'empêcher de poser la question de l'activité théorique. Celle-ci diffère doublement de la théorie : elle consiste à réfléchir sur les usages sociaux de la théorie. Elle vise en même temps à comprendre les effets, au sens de Pierce, disons pour le moment « politiques », de la production de significations. Il est tout à fait légitime de limiter son champ d'activité à l'étude des relations internationales plutôt que de poser des questions dont l'intérêt philosophique est peut-être réel, mais sans véritable portée épistémologique. C'est pourtant à ce niveau que la réflexion métathéorique s'inscrit. En posant la question de l'activité théorique, non pas simplement comme une question épistémologique, il est possible de comprendre ce qu'implique concrètement faire de la théorie en Relations Internationales. Il semble et c'est l'hypothèse défendue qu'elle fasse autre chose que produire de la connaissance.

1.2 DÉBAT DE SOURDS: INCOMPRÉHENSION ET REPROCHES

La nouvelle conception de la théorie comme pratique a été nécessaire à la constitution de la majorité des analyses contemporaines non traditionnelles de la discipline. Il y a 25 ans déjà, Robert Cox et Richard Ashley⁹ publiaient deux textes aujourd'hui considérés comme précurseurs en RI à de nouvelles approches critiques. Un numéro spécial de *Review of International Studies* a d'ailleurs été publié en 2007 afin de souligner cet anniversaire¹⁰. On assiste effectivement dans la littérature depuis les années 1990 à une plus large prise de

⁹ Voir: Ashley, Richard K. 1981. «Political Realism and Human Interests». *International Studies Quarterly*. vol. 25, no 2, p. 204-236. ,

Cox, Robert W. 1986. «Social Forces, States and World Orders». In *Neorealism and its critics*, Robert O. Keohane, p. 204-254. New York: Columbia University Press.

¹⁰ Voir: Rengger, Nicholas, Rick Fawn, Oliver Richmond, Ian Taylor, Ben Thirkell-White et Alison Watson. 2007. «Critical International Relations Theory after 25 years». *Review of International Studies*. vol. 33, no SI, p. 174.

conscience des implications de la théorie et à la production de travaux utilisant des méthodes et des *a priori* théoriques autrefois exclus des RI et repoussés aux frontières séparant notre discipline des « autres » (analyse politique, sociologie, philosophie, économie). En contrepartie, les partisans d'une conception traditionnelle de la théorie considèrent le foisonnement de ces écrits comme une agression. Une véritable invasion se produirait actuellement. On cherche alors à réaffirmer la pertinence de sa façon de connaître le monde et de distinguer la théorie de l'étude empirique, malheureusement souvent en dénigrant les autres possibilités. S'ensuit un débat disciplinaire autour de ce qui devrait/ne devrait pas constituer la discipline des RI.

Les chercheurs utilisant une conception nouvelle de la théorie provoquent, parfois sans le vouloir, ce débat. Soit ils se positionnent clairement dans une attitude d'opposition à la tradition, soit la simple lecture de leurs travaux entraîne des réactions dans la discipline. S'ensuit un questionnement quelques fois condescendant : comment peuvent-ils prétendre étudier les relations internationales? Si tel est le cas, quels acteurs forment le système international selon eux? Où se trouve l'analyse des acteurs centraux des relations internationales? Pourquoi ne s'interrogent-ils pas sur les rapports de force dans le système international? Mais dans quelle approche théorique se situent-ils? Ces questions désapprouvées découlent d'une lecture hâtive de plusieurs ouvrages et articles scientifiques contemporains qui comportent soit une part de réflexion métathéorique, soit un cadre théorique qui n'est pas utilisé comme un outil extérieur à l'objet d'analyse. « Ils doivent être postmodernes » est trop souvent la réponse facile que l'on apporte à ces questionnements, refermant aussitôt la porte qui permettait une ouverture à la discussion.

Nous ne prétendons pas que ces travaux constituent une importante partie de la littérature présente dans les revues scientifiques. Au contraire, on se contente plus souvent de rejeter ou plutôt d'ignorer les ouvrages ou les articles scientifiques proposant une façon différente d'analyser les RI sans vraiment tenter de les comprendre. Cependant, à l'occasion, un chercheur de la conception traditionnelle de la théorie réagit à ces éléments perturbateurs¹¹. Le débat métathéorique qui nous intéresse surgit donc de temps à autre, souvent aux

¹¹ Lorsque l'on désigne ceux et celles qui conçoivent la théorie comme outil d'analyse. On utilisera les termes suivants comme synonyme: conception orthodoxe, classique, traditionnelle ou dominante.

conférences annuelles de l'International Studies Association (ISA) sous forme d'attaque envers les « nouvelles » façons d'aborder les relations internationales... ou encore envers les « postmodernes ».

Une autre réaction par rapport aux approches contemporaines consiste à ignorer leur existence. Ainsi, on agit comme si les chercheurs étaient unis autour d'une tradition et que les divergences entre chercheurs ne portaient pas sur la conception de la discipline. On exclut alors tous ceux qui remettent en question cette unité. Soyons moins affirmatifs et suivons sur ce point les deux hypothèses que propose LaBranche. Entre 1996 et 2000, il constate qu'aucun article « postmoderne » n'a été publié dans *International Studies Quarterly* ou dans *International Organizations*, deux des revues les plus prestigieuses de la discipline¹². Il conclut donc : « Either the production of postmodern articles has decreased or fewer are published » (LaBranche, 2002: 66). Nous ne voyons pas de raison qui expliquerait que la diminution des écrits « postmoderne » ait diminué entre 1996 et 2000. Nous sommes plutôt tentés de croire que parfois, l'intolérance envers les nouvelles conceptions de la théorie dégénère en censure directe ou indirecte et que l'on refusera de publier certains textes dans les revues scientifiques importantes. En contrecoup de ce problème majeur et fréquent, les éditeurs du périodique *International Relations* ont cherché à produire une revue inclusive. Ainsi, la politique éditoriale spécifie que:

International Relations is explicitly pluralist in outlook. Editorial policy favours variety in both subject-matter and method, at a time when so many academic journals are increasingly specialised in scope, and sectarian in approach. We welcome articles or proposals from all perspectives and on all subjects pertaining to international relations: law, economics, ethics, strategy, philosophy, culture, environment, and so on, in addition to more mainstream conceptual work and policy analysis. We believe that such pluralism is in great demand by the academic and policy communities and the interested public.¹³

Ce genre de politique éditoriale de tolérance relativement à la diversité devrait être la norme et non l'exception dans un contexte intellectuel. Cependant, force est de constater qu'il

¹² Nous critiquerons cependant plus loin les critères utilisés par l'auteur pour associer des chercheurs et leurs articles à ce qualificatif (postmoderne).

¹³ Voir: Booth, Ken, Toni Erskine, Michael Foley et Milja Kurki. 2007. «Editorial description». *International Relations*. En ligne. <<http://www.sagepub.com/journalsProdDesc.nav?prodId=Journal201567>>. Consulté le 10 mai 2008.

ne s'agit pas de la position des revues les plus prestigieuses en RI. Cette pratique d'exclusion intellectuelle ravive les tensions existantes entre les positions contemporaines et l'orthodoxie.

Cet affrontement, puisque c'est de cela qu'il s'agit, entre les orthodoxes et leurs critiques s'observe notamment à travers ce qui, à la suite de Lapid, est nommé le débat positiviste/postpositiviste, qui est selon lui le troisième Grand Débat de la discipline. Ce débat épistémologique émerge d'un reproche fait à la tradition d'utiliser des méthodes issues des sciences naturelles afin de comprendre les sciences sociales. Frost (Frost, 1986) sera le premier en RI à qualifier ainsi ces chercheurs plus orthodoxes de « positivistes ». Depuis près de vingt ans maintenant, certains s'opposent au « positivisme » dans la discipline. Trois thèmes entrecroisés représenteraient ce Troisième Débat disciplinaire et seraient propres à cette nouvelle ère postpositiviste : premièrement, « the preoccupation with meta-scientific units (paradigmatism) », qui, en théorie des Relations Internationales, serait la caractéristique principale du débat; ensuite, « the concern with underlying premises and assumptions (perspectivism) »; et finalement, « the drift towards methodological pluralism (relativism) » (Lapid, 1989: 240-243). Nous soutiendrons que ce débat de nature épistémologique en cache un autre. Il s'agit d'un déplacement logique qui oblige à voir la théorie comme pratique.

Le centre d'intérêt de cette recherche ne se concentre pas sur ce débat de sourds, qui tourne en rond depuis maintenant quinze à vingt ans, et qui a déjà été largement analysé dans la littérature. Nous nous tournons plutôt vers une opposition plus subtile qui, à notre avis, est également beaucoup plus intéressante bien qu'elle demeure peu analysée. Il s'agit d'une confrontation qui se passe à la fois à l'intérieur du débat sur le positivisme ainsi qu'aux frontières de la discipline, bien qu'ayant des répercussions sur les débats métathéoriques lorsqu'ils ont lieu à l'intérieur de celle-ci. En effet, les tensions entre les différentes positions critiques montrent bien que ces dernières ne s'accordent pas sur les façons de faire de la recherche. Lapid reconnaît d'ailleurs que ce qu'il identifie comme étant les postpositivistes provient d'horizons diversifiés et ne présente pas une approche unie et simple à définir :

Especially when compared with the simplistic coherence of the positivist philosophical movement, post-positivism is not a unitary philosophical platform. It presents itself as a rather loosely patched-up umbrella for a confusing array of only remotely related philosophical articulations (Lapid, 1989: 239).

En 2002, il considère que nous sommes toujours dans le 3e débat. Il invite les chercheurs à prendre la voie du milieu et à mettre de côté les différences entre les positivistes et les postpositivistes dans le meilleur intérêt de l'évolution de la discipline (Lapid, 2002). La classe postpositiviste où Lapid range un mélange hétéroclite de chercheurs néglige de rendre compte des divergences et des tensions entre ces opposants. De plus, sa proposition de s'inscrire dans une voie médiane entre positivistes et postpositivistes nous semble difficile à suivre. Les chercheurs évoluant au sein de la tradition dominante et ceux percevant la définition de la réalité internationale comme un acte politique ne partagent pas la même conception de la théorie. Les premiers conçoivent la théorie en tant qu'outil pour analyser de façon 'neutre' et 'objective' des données empiriques. Les seconds comprennent l'action de théoriser comme un acte politique posé au quotidien. La voie du milieu que propose Lapid nous paraît donc inexistante et purement rhétorique. L'aporie est insurmontable.

La réflexion, présentée ici, est plutôt un élément de ce qui a parfois été désigné comme le quatrième débat, ou le débat entre rationalistes et réflectivistes, tel qu'exposé par Weaver (Weaver, 1997). Ce débat s'apparente à une véritable guerre intellectuelle qui se déroule sur l'axe rationaliste/réflectiviste. Il soutient que le débat entre ces deux positions réoriente la discipline dans un tournant philosophique. On y retrouve à un extrême, la synthèse néo-néo; à l'autre, les postmodernes. L'incompréhension surgit à l'égard des nouvelles formes de critique notamment parce qu'elles ne proposent ni une explication alternative, ni un modèle politique qu'elles jugent meilleurs.

This generation of critics has questioned dominant work not only with the aim of gaining another, better access to Reality of international relations, but because the whole enterprise of the discipline is seen as just one more expression of the prevailing attitudes of modernity: a hunt for objectivity, control and security. Since the new critics are not searching for another objective truth, a difficult debate is produced: 'But what is *your* explanation?' the establishment asks when at last entering into debate; 'It is not!' the new critics reply to the bewilderment of the establishment. (Weaver, 1997: 15)

Cette tension mérite que l'on s'y attarde avec un peu d'attention. Il est inconcevable pour cette nouvelle forme de critique de proposer un meilleur cadre théorique ou une meilleure explication puisque leur logique est totalement différente. Contrairement aux critiques les ayant précédés, ils ne rejettent pas la tradition pour proposer une nouvelle vérité.

L'imposition d'un discours dominant est considérée comme un geste politique en ce sens qu'il produit un certain pouvoir. On s'oppose à un discours considéré comme figé. C'est un enjeu déterminant dans le débat qui nous intéresse. Les « nouvelles critiques » refusent d'imposer une explication qui refermerait sur elle-même les possibilités d'analyser les relations internationales. Ce refus est au cœur de leur projet normatif qui vise une tolérance radicale et absolue des idées, des méthodes, de la pensée. Ce n'est que dans la multiplicité des interprétations d'un objet qu'il est possible de le comprendre. Ils proposent une interprétation, une lecture, sans chercher à l'imposer ou à la hiérarchiser par rapport aux autres possibilités. Cette attitude dérange les chercheurs traditionnels qui jugent que le manque d'unité dans l'explication des relations internationales équivaut à une détérioration de la discipline. C'est dans ce contexte de guerre métathéorique que nous retrouvons les arguments des deux camps qui provoquent une véritable crise en RI.

1.2.1 LA DÉFINITION DE LA THÉORIE COMME FONDEMENT DES DÉBATS

Que ce soit chez les approches plus traditionnelles ou chez les critiques plus modérées, la conception du cadre théorique comme outil d'analyse est peu remise en question. Pour certains, définir ainsi la théorie assure une certaine rigueur à la discipline et permet de comparer les différents courants théoriques comme nous l'avons vu déjà. Le principal problème de cette conception rigoureuse est qu'à partir du moment où la distinction entre théorie et objet disparaît on pense alors qu'il n'y a plus de théorie, que l'activité théorique est complètement subsumée par l'objet au point où il n'est plus certain que nous pratiquons encore de la science. Ainsi, on juge que le travail ne correspond pas aux normes scientifiques, et méthodologiques qui distinguent le sujet et l'objet d'analyse. Lorsque les chercheurs

tentent d'expliquer leur démarche théorique, on les accuse de préférer la philosophie à l'étude de la politique internationale. Dialogue de sourds!

La grande majorité des chercheurs évoluant au sein de la tradition disciplinaire dominante définissent toujours la théorie en tant qu'outil d'analyse. Jamais, ils ne s'interrogent dans une perspective métathéorique sur les autres conceptions possibles de la théorie. Les dissidents, de plus en plus nombreux, en la présence de cette conception, réagissent. Malgré l'incommensurabilité de ces conceptions de la théorie, les reproches ne manquent pas. Les blâmes peuvent se regrouper en deux grandes catégories. D'une part, on considère que les approches contemporaines sont des menaces à la rigueur de la discipline des RI. D'autre part, on récuse l'aspect philosophique de la plupart de ces travaux, qui ne se préoccuperaient pas assez de décrire et d'expliquer la réalité des relations entre États. Il ne s'agirait que de ratiocinations. Au cours de la présentation de ces querelles et argumentations de nature épistémologiques, nous tenterons de démontrer que les attaques manquent l'objectif puisqu'elles ne cherchent pas à le comprendre. L'enjeu est à un autre niveau : Qui dominera le champ des Relations Internationales ?

Plusieurs reproches sont formulés envers les travaux (ou parfois envers les chercheurs) concevant la théorie en tant que pratique quotidienne. Comme nous l'avons brièvement mentionné déjà, on saisit mal le projet de ces nouvelles formes de critique que l'on qualifie trop souvent de postmoderne. Par exemple, Paul Wilkinson, dans un livre d'introduction aux relations internationales, écrit sur le « déconstructionisme postmoderne ».

Postmodern deconstructionists are participants in a broader philosophical movement called critical social theory. They claim to be able to "deconstruct" the writings and discourse of academics and policy makers who interpret the world, including, of course, international relations. They believe that they are able, by the process of "deconstruction", to uncover the underlying "subjective" meanings and intentions of the texts in the light of the social and cultural climate in which they were produced. Their depressing conclusion is that there is no objective international truth or reality we can discover. Hence, instead of studying the real world of international relations they spend their time trying to reveal what they believe to be the "distortions", "subtexts", and "deceptive" use of language in the texts in the "conventional" literature. Paradoxically, the critical theorists who claim to use these methods spend all their time criticizing the authors of the texts, and have little or nothing to offer by way of independent criticism of the actual policies and actions of policy makers, either in their own countries or internationally- a clear case of self-destruction? (Wilkinson, 2007: 5)

Cette description d'un idéal type ici nommé « déconstructionisme postmoderne » ne correspond tout simplement à aucune variante des écrits scientifiques contemporains. En effet, ce paragraphe ne semble avoir été écrit qu'en vue de discréditer tout auteur utilisant la *déconstruction*¹⁴ comme méthode ou utilisant le concept de postmodernité pour parler de l'époque actuelle. En affirmant que ces théoriciens n'ont rien à offrir aux politiciens puisqu'ils passent leur temps à critiquer la littérature classique, il résume bien une position traditionnelle. Wilkinson n'apporte rien à la compréhension des textes qui pourraient se retrouver dans cette classification. De plus, plusieurs confusions sont introduites. D'une part, il fusionne une méthode (la déconstruction des binarités) avec la désignation d'une période historique (la postmodernité) afin d'inscrire dans un même groupe des chercheurs qui ne partagent pas nécessairement des points communs. Par exemple, Derrida et Lyotard sont assez éloignés du point de vue théorique. Les associer supposerait un long travail d'analyse philosophico-théorique. D'autre part, il n'explique pas le processus de déconstruction et manque de mentionner l'objectif principal de cette méthode soit l'éclatement des structures reposant sur des dichotomies binaires. L'éclatement de ces structures n'est pas sans but, mais a plutôt pour objectif normatif une tolérance absolue et radicale et une amplification de l'ouverture par rapport à la différence¹⁵. La déconstruction n'est qu'une stratégie politique/méthode théorique adoptée pour tendre vers ce but politique et pratique. En ce sens, les concepts, les postulats théoriques et l'objectif des chercheurs que l'on pourrait nommer de cette manière demeurent incompris par Wilkinson.

¹⁴ Nous reprenons le terme de l'auteur tout en notant qu'il en fait un usage inadéquat.

¹⁵ On sait maintenant, suite à la publication de :

Derrida, Jacques. 1994. *Force de loi*. Coll. «La Philosophie en effet». Paris: Galilée, 145 p. que la déconstruction derridienne considère la justice comme indéconstructible. Pour le philosophe français, justice et déconstruction sont synonymes. C'est là le coeur et l'essence de la question politique derridienne.

1.2.2 AU NOM DE LA COHÉRENCE ET DE L'UNITÉ DE LA DISCIPLINE

En quoi une conception différente de la théorie peut-elle être considérée comme une menace à la discipline des RI? Elle l'est parce qu'elle remet en question une conception des sciences sociales largement partagée. Cela explique que l'on retrouve dans la littérature des reproches faits aux nouvelles formes de critiques. Reproches que l'on propose comme s'il s'agissait d'évidences. Ainsi, il est usuel de retrouver des commentaires désobligeants à l'endroit des utilisations contemporaines de la théorie qui sont présentées comme des évidences et non comme des prises de position. On les traite dans des parenthèses ou dans de brefs commentaires à l'intérieur d'un article ou d'un exposé portant sur un autre sujet jugé plus important. Ashley et Walker font le même constat:

[...] such critical commentary is not typically offered or received as the normal, proper activity of a discipline or tradition, however that discipline or tradition be defined. Such commentary is typically encountered in a footnote, a review essay, a contribution to the occasional symposium on the discipline's future, a reading seminar, or the banter and sideplay of professional conferences. Rarely is it encountered as the main theme of a refereed journal article or a formal research presentation at a professional meeting. In brief, such commentary is offered as parenthesis. It is put forth as a pause that is occasioned by the passing encounter with the moment of dissidence and that is bracketed and set off from the real projects to which the commentators and their audiences are soon return (Ashley et Walker, 1990: 370).

Néanmoins, cette réaction, si occasionnelle soit-elle, traduit un processus d'exclusion de la discipline pour ces nouvelles conceptions. On refuse d'entendre ce qu'ils ont à dire en les empêchant de faire valoir leurs idées ou en les ignorant tout simplement. Bien qu'il y ait peu d'ouverture à la discussion avec les chercheurs sur lesquels on fait des commentaires, il arrive marginalement que des livres entiers soient consacrés aux attaques contre la théorie comme pratique.

Le livre *Beyond the Ivory Tower* qui porte sur la pertinence des études contemporaines en Relations Internationales, illustre bien cette attitude. Nous l'utiliserons donc comme exemple de critique faite aux chercheurs redéfinissant la théorie. Le titre en dit déjà beaucoup. Ses auteurs y annoncent dès l'introduction un sentiment de malaise relativement au manque de pertinence et d'utilité de la recherche en RI.

This book stems from a sense of unease with the current state of theory and research in international relations. It is rooted in a conviction that knowledge in this area must be judged by two criteria: its scholarly soundness and its policy relevance. The conviction stems not so much from a sense of social obligation as from a feeling that the study of international relations and foreign policy implies, by its nature, relevant knowledge, and that scholarship explicitly seeking to be relevant is likely to be good (perhaps better) scholarship. This is not a fashionable position, but it is entirely defensible. A failure to see this, we believe, is grounded in an unacceptably emaciated conception of relevance, in an overly simplistic view of how relevant knowledge is produced and conveyed, and in a misconceived notion of the scholarly merits of relevant knowledge. We hope that this volume may lead to the revision of some flawed assumptions and encourage greater academic receptivity to work that is both useful and sound. (Lepgold et Nincic, 2001: ix)

Pour Lepgold et Nincic, la pertinence d'une recherche se mesure à son degré d'utilité pour les politiques publiques. Il n'est donc pas surprenant de les voir sursauter à la suite de leur lecture de la recherche contemporaine non traditionnelle en RI. Ils lui reprochent deux choses : 1) de concevoir la théorie comme une pratique comme les autres (quotidienne); 2) de refuser de distinguer la théorie de l'objet. Pour leurs opposants, il est absurde de croire que le chercheur doit être un expert au service des administrations publiques. La raison est simple. Le rôle politique du chercheur se situe ailleurs; dans son activité théorique. C'est-à-dire dans la représentation qu'il donne des RI. Ce n'est pas là que l'on situe le politique pour cette conception, mais plutôt dans la pratique quotidienne.

Les auteurs s'inquiètent également du fossé grandissant entre le monde politique et le monde académique. « It is ironic that there should be a chasm separating theorists and practitioners in a field explicitly designed to be policy-relevant little more than generations ago. » (Lepgold et Nincic, 2001: 28) Pour les chercheurs concevant la théorie comme une pratique quotidienne, l'entreprise de théorisation est un acte politique relevant d'une pratique. Ils ne posent donc pas le clivage entre théorie et pratique.

Le second problème se trouve dans l'absence de définition que donnent Lepgold et Nincic à ce monde politique. En effet, à partir du moment où le politique est défini comme l'organisation du vivre ensemble, toute étude cherchant à comprendre un phénomène d'organisation sociale est effectivement politique.

Unlike literature, pure mathematics, or formal logic, the study of international relations may be valued largely for its practical implications and insights. Scholarship in IR, like the major social-science disciplines, initially gained a firm foundation in academia on the assumption that it contributes to improved policy. (Lepgold et Nincic, 2001: 6)

Ce sont donc les fondements de la discipline des RI qu'ils craignent de voir disparaître. Or, pour eux, les recommandations faites aux administrations publiques quant à l'amélioration des politiques est une des visées fondamentales des RI.

As in other fields driven by a concern with real-world developments, scholarship in IR research has been motivated by both internally- and externally-driven concern. The former are conceptual, epistemological, and methodological matters that scholars believe they need to confront to do their intellectual work [...]. The latter consist of issues relevant to policy practitioners and citizens [...]. While the best scholarly work tends to have important ramifications for both types of concerns, the academic emphasis has shifted too far toward work with little relevance outside academia. This balance must be redressed if scholarship in IR is to resonate outside the Ivory Tower. (Lepgold et Nincic, 2001: 7)

Ils considèrent qu'il existe aujourd'hui un déséquilibre dans la discipline entre les travaux théoriques et ceux ayant pour but de conseiller les politiciens ou les citoyens sur des enjeux politiques. C'est une conception particulière de l'étude des relations internationales que nous ne partageons pas. La discipline devrait chercher à comprendre les relations présentes, c'est-à-dire celles qui organisent la politique mondiale et l'activité théorique qui en rend compte plutôt que d'agir à titre de conseiller politique. Les chercheurs ont-ils vraiment à jouer le rôle de conseiller du Prince? Ils peuvent s'ils le veulent, mais devraient accepter que d'autres ne tiennent pas remplir cette fonction.

Prenons un second exemple pour bien illustrer cette réaction de la tradition. Jarvis a ressenti le besoin d'écrire un ouvrage intitulé *International Relations and the Challenge of Postmodernism : defending the discipline* et de formuler au sujet de ces « postmodernes » des commentaires qui n'ont rien à voir dans un débat scientifique. Il juge qu'un danger guette la discipline: « perspectivism and islands of theory threatens to make International Relations the anything-goes discipline » (Jarvis, 2000: 85). Il va même jusqu'à nommer les ennemis contre lesquels il faut défendre la discipline soit : « Richard Ashley, Robert Walker, David Campbell, Michael Shapiro, James Der Derian, Jim George, Christine Sylvester, Marysia Zalewski, or V. Spike Peterson, to name a few, all write in a similar tongue, united in their 'different' projects against International Relations » (Jarvis, 2000: 184). Toutefois, son absence d'empathie envers ces chercheurs ainsi que son refus de les reconnaître comme membres de la discipline minent la valeur de son jugement. Il ne peut comprendre leur projet et sa portée pour la discipline. De plus, nous voyons mal en quoi ces différents auteurs sont

unis outre le fait qu'ils utilisent des méthodes de travail et des perspectives critiques différentes des siennes. Finalement, chacun de ces chercheurs considère étudier un élément ou un autre des relations internationales ce qui contredit les propos que tient Jarvis lorsqu'il prétend que leurs différents projets s'opposent à la discipline.

Même s'il représente l'une des oppositions les plus marquées à l'égard des nouvelles façons d'envisager la théorie, ce propos est rejeté par la majorité des chercheurs traditionnels. Par exemple, certains passages de ce qu'écrit Wallace représentent bien un autre aspect de la réaction provenant de la tradition. Il met en garde ses collègues quant au danger que posent les débats théoriques.

Useful theories only develop out of repeated and careful confrontation with evidence, carefully collected and assembled to confirm – or undermine- dominant paradigms. Without empirical research, theory becomes increasingly abstract and arid. [...] empirical research should be one of our first priorities, guided by theoretical assumptions but intended to inform- and so modify- theoretical assumptions. It is difficult to conduct an inter-paradigm debate, after all, unless empirical studies are available to test one paradigm against another. Here again I contend that *our discipline is in danger* of becoming unbalanced, preoccupied with theory for its own sake rather than as a means of explanation, and with a remarkable neglect of detailed study of developments within our own region and of their relevance to theory (Wallace, 2000: 1982-1983, nous soulignons).

Pour Wallace, la discipline court donc un véritable danger de surthéorisation. Cependant, les recherches empiriques constituent également l'activité théorique en RI. Il est donc incohérent de traiter d'un déséquilibre entre débats théoriques et études empiriques. La réplique de Ken Booth où il fait remarquer qu'aucun théoricien ne fait de la théorie « for its own sake » et qu'ils produisent tous également des études de type empirique en plus de leurs travaux plus théoriques nous semble tout à fait pertinente (Booth, 2000). La réponse que propose Smith au texte de Wallace est également intéressante, car elle remet directement en cause la conception de la théorie en tant qu'outil d'analyse proposée. Ainsi, il écrit :

Wallace has a very restrictive view of theory and the purposes it serves. He sees theory as explanatory, which of course fits with his concern that academics relate to the policy agenda; after all, explanatory theory is problem-solving theory. [...] In my view, theory cannot be explanatory in the way that Wallace posits. It is not a tool to help policy-makers, nor is it to be judged by how “useful” it is (Smith, 2000: 2010-2011).

On reproche aux chercheurs réfléchissant à la définition des théories comme lieux de constitution du politique de peu se préoccuper des « vrais » problèmes des relations

internationales, soit les relations entre les acteurs de la politique mondiale. Or, il est important de soulever une remarque: la théorie EST un acteur constitutif du politique sur la scène internationale. Il est donc nécessaire de l'étudier.

1.2.3 LE RISQUE DE TOMBER DANS UNE PHILOSOPHIE DES RELATIONS INTERNATIONALES

Les textes où une conception de la théorie en tant que pratique est adoptée ne comportent pas de distinction entre théorie et analyse puisque ces deux éléments se coconstituent (c'est-à-dire qu'elles se constituent mutuellement). Il peut sembler à certains non-initiés, et parfois même aux participants au débat que celui-ci se situe plus en philosophie qu'en politique. De cette incompréhension découle une seconde série de reproches, celle entourant l'objet des analyses contemporaines. Faire des relations internationales un objet de la philosophie nous semble loin d'être problématique. Cependant, nous nous contenterons ici d'observer les arguments concevant la philosophie des relations internationales comme un risque qu'il faut éviter.

Jarvis reprend également le concept de Troisième Débat pour évoquer le contexte dans lequel les débats métathéoriques se trouvent. Pour lui, ce débat est devenu un champ de bataille où s'opposent les défenseurs de la discipline adhérant aux conceptions traditionnelles de la théorie à ceux qui les remettent en cause (Jarvis, 2000: 28). Comme nous l'avons vu plus haut, il se positionne explicitement comme défenseur de la discipline contre le postmodernisme. Cohérent avec cette attitude, il ne peut imaginer l'intertextualité ou l'herméneutique comme des méthodes qui, par leur seule utilisation, modifient les sciences sociales.

To read for pleasure or to delight in intertextuality is a pastime, not a pursuit, and its concerns are rightly situated among the humanities that nurture such arts. International Relations, on the other hand, is not situated within the social sciences by pure chance (Jarvis, 2000: 12).

Ces commentaires qu'il formule contre ces procédés témoignent de l'ampleur de ses préjugés et de l'impossibilité pour lui d'être empathique face à des auteurs préconisant l'utilisation de méthodes différentes des siennes.

Cette idée du risque que représente le postmodernisme de faire tomber la discipline dans le piège de la philosophie semble être également partagée par des chercheurs tentant de réorienter celui-ci sur la bonne voie. L'article de LaBranche « Rex the Dog Can Bite : A Review of Postmodernism in International Relations (1989-2000) » représente bien cette tentative (LaBranche, 2002). En effet, l'auteur y soutient que les « postmodernes », avec leur obsession pour les discours et les mots, en sont venus à confondre les discours et la réalité que les mots représentent. Ce constat que pose l'auteur l'amène à proposer une épistémologie alternative postmoderne qui permettrait de surmonter ce danger. Pour faire suite à la lecture de cette critique postmoderne du « postmodernisme », nous notons deux choses. D'une part, les problèmes de classification précédemment notés sont exemplifiés par cet article. Le terme « postmoderne » renferme une panoplie hétéroclite d'auteurs. La toute première phrase du texte se lit ainsi : « One of the important ideas raised by postmodern authors, such as, Michel Foucault, is that words and discourses have an effect on practices » (LaBranche, 2002:63). Alors que Foucault a toujours refusé cette catégorie pour parler de sa pensée et de ses écrits, il est devenu commun de le considérer comme le père du postmodernisme. Le texte continue en expliquant que les règles et les méthodes postmodernes seront utilisées pour examiner le postmodernisme (LaBranche, 2002: 64). Ici, chercher les présupposés se cachant derrière une approche théorique est considéré comme une méthode postmoderne. Suivant cette logique, toute critique d'une approche théorique serait postmoderne. Ainsi, les critiques de Fukuyama du réalisme ou de Mearsheimer du libéralisme doivent aussi être considérées comme postmodernes. Cependant, au fil de l'article certaines précisions sont apportées quant à la définition que donne LaBranche au terme « postmoderne ». Il nous informe que le terme est « used here, for simplicity, to include critical theory, post-structuralism and post-positivism » et nous explique sa méthodologie de travail afin de trouver les articles postmodernes écrits entre 1989 et 2000 :

But how does one categorize as eclectic a group as postmodern work? Some keywords were obviously important such as 'postmodern', 'discourse', 'dissidence', 'post-positivist', 'critical theory', 'Foucault', 'third debate', 'boundaries', etc. Some titles were obvious, such as Keeley's 'Toward a Foucauldian Analysis of International Regimes'. I read the abstracts and then each article was checked to ensure that it was, in fact, 'postmodern' and not a critique of it. Certain names were also key, like Ashley, Walker, George, etc. If the author used Foucauldian/postmodern analysis or language, regardless of subject, it was included in the list. This list is by no means complete but it is representative. (LaBranche, 2002: 65)

La méthode de travail ici utilisée discrédite à notre avis tous les commentaires et l'analyse qui suivront. En effet, les critères déterminant ce qui est ou n'est pas postmoderne reposent sur des préjugés sans fondements. Il reprend la désignation postmoderne sans jugement critique. Or, cette dénomination confond des projets politico-philosophiques forts différents (Foucault, Lyotard et Derrida). Il ne se rend pas compte qu'elle est un signifiant vide.

Cela nous mène au second problème de la critique de LaBranche. Celui-ci en arrive à la conclusion que les écrits postmodernes ne s'intéressent pas à la réalité concrète et qu'ils sont trop théoriques. Cependant, nous avons vu que cette catégorie « écrits postmodernes » renferme des écrits choisis précisément pour leurs préoccupations métathéoriques et pour leurs analyses du discours. Cette conclusion est donc logique. Ensuite, et là est le point le plus important, les auteurs étudiés définissent la théorie comme une pratique. Ainsi, en analysant la théorie ou les discours, ceux-ci s'intéressent précisément à la réalité concrète. Encore une fois, c'est donc une utilisation divergente du concept de théorie qui pousse LaBranche à ne pas voir la pertinence des analyses qu'il qualifie de postmoderne. C'est pourquoi il propose une nouvelle épistémologie pour réorienter le postmodernisme sur la bonne voie soit celle d'une utilisation traditionnelle du concept de théorie qui distingue clairement celle-ci de son objet d'analyse.

1.3 LA PLACE D'UNE CONCEPTION DE LA THÉORIE EN TANT QUE PRATIQUE QUOTIDIENNE

Les travaux utilisant une conception de la théorie en tant que pratique quotidienne font de moins en moins exception malgré le nombre important de critiques et la politique d'exclusion à leur endroit. En effet, un ensemble de travaux dits critiques sont apparus vers la fin des années 1980 et le phénomène a connu une intensification dans les années 1990 et 2000. Le point commun des nouvelles façons de travailler se trouve dans la conception de la théorie comme pratique quotidienne. Notamment, les textes qui s'inscrivent dans des perspectives qualifiées de postmoderne, poststructuraliste, féministe ou postcoloniale abordent presque systématiquement la question du rapport entre théorie et pratique. Ces chercheurs interviennent dans le débat pour deux raisons¹⁶. D'une part, ils cherchent à démontrer que leurs travaux portent également sur la politique internationale et sont donc légitimes dans la discipline. Ils répondent ainsi aux reproches présentés dans la section précédente. D'autre part, ils proposent une autre conception de la politique globale. Nous allons maintenant examiner les justifications qu'ils proposent pour défendre leurs travaux.

1.3.1 LÉGITIMITÉ DE LA CONCEPTION

Les chercheurs définissant la théorie comme une pratique refusent d'accepter que la constitution de la discipline se produise de façon unilatérale, sans qu'il n'y ait aucune

contestation. Pour eux, le problème réside justement dans cette définition de la discipline. La conception réductrice de la tradition disciplinaire provient d'une conception du politique basée sur certaines valeurs. En délimitant des frontières à la discipline, on pose un geste politique.

Le premier à avoir réussi l'introduction dans la discipline d'une conception différente de la théorie est certainement Robert Cox en 1986 avec « Social Forces, States and World Orders ». Bien que celui-ci n'aille pas jusqu'à concevoir sa propre théorie comme intrinsèque à son analyse, sa critique de la prétention à l'objectivité des théories jette les bases de cette possibilité. Ce texte a eu un tel impact qu'il est difficile pour toute réflexion sur la théorie en RI de l'ignorer.

Theory is always *for* someone and *for* some purpose. All theories have a perspective. Perspectives derive from a position in time and space, specifically social and political time and space. The world is seen from a standpoint definable in terms of nation or social class, of dominance or subordination, of rising or declining power, of a sense of immobility or of present crisis, of past experience, and of hopes and expectations for the future. Of course, sophisticated theory is never just the expression of a perspective. The more sophisticated a theory is, the more it reflects upon and transcends its own perspective; but the initial perspective is always contained within a theory and is relevant to its explication. There is, accordingly, no such thing as theory in itself, divorced from a standpoint in time and space. When any theory so represents itself, it is the more important to examine it as ideology, and to lay bare its concealed perspective. (Cox, 1986: 207)

À partir de cet énoncé, il est possible de comprendre le cheminement de l'ensemble de l'attitude des critiques contemporaines face aux écrits objectifs utilisant la théorie comme un outil d'analyse.

Il existe différentes raisons pour lesquelles l'ancienne conception de la théorie est rejetée. L'une d'entre elles est l'absence de problématisation du savoir scientifique et du lien entre ce dernier et la pratique. En ce sens, Smith note que: «the ways in which international theory has been categorized, and the debates within it presented, fail to acknowledge the link between social practice and the constitution of social knowledge» (Smith, 1995:2). On émet donc le constat d'une absence dans la littérature disciplinaire : on omet de considérer le lien entre le savoir et la pratique. Ainsi, on néglige un acteur majeur de la politique globale : le discours

¹⁶ Parmi ces chercheurs, notons les contributions de Steve Smith, Ken Booth, Marysia Zalewski, Richard Ashley, Robert B. J. Walker, James Der Derian, Michael Shapiro, David Campbell, Nayeem Inayatullah ou de David Blaney.

produit par la discipline des relations internationales. Il est donc nécessaire de remédier à cet oubli.

Cette première lacune de l'interprétation dominante de l'activité théorique encourage à repenser cette conception de la théorie. On reproche aux chercheurs contemporains de s'intéresser aux discours et aux théories plutôt qu'aux problèmes réels. Ils répondront deux choses : 1) les discours sont des pratiques sociales ; 2) ces pratiques sont des phénomènes réels et qu'il importe d'étudier pour comprendre les effets politiques des représentations.

L'un des liens souvent soulignés entre discours et pratique concerne l'aspect prescriptif de la connaissance sur la politique globale par rapport aux pratiques politiques. En RI particulièrement, les chercheurs s'intéressant à la « réalité » mondiale tendent à suggérer, directement ou plus indirectement, les politiques à suivre pour orienter le cours de la politique globale. De façon indirecte, l'une des façons de faire est de définir, au nom du sens commun, ce qui est acceptable ou non en RI. Cela contribuera à la création de normes qui seront graduellement reprises comme enjeux politiques internationaux.

International theory underpins and informs international practice, even if there is a lengthy lag between the high-point of theories and their gradual absorption into political debate. Once established as common sense, theories become incredibly powerful since they delineate not simply what can be known but also what it is sensible to talk about or suggest. Those who swim outside these safe waters risk more than simply the judgment that their theories are wrong; their entire ethical or moral stance may be ridiculed or seen as dangerous just because their theoretical assumptions are deemed unrealistic. Defining common sense is therefore the ultimate act of political power. In this sense what is at stake in debates about epistemology is very significant for political practice. Theories do not simply explain or predict, they tell us what possibilities exist for human action and intervention; they define not merely our explanatory possibilities but also our ethical and practical horizons. (Smith, 1996: 13)

À partir du moment où la définition du sens commun devient l'acte politique par excellence, les débats épistémologiques acquièrent une responsabilité réelle. Leur étude est alors justifiée pour leur importance par rapport aux pratiques de la politique mondiale. Le champ des possibles par rapport à l'action politique mondiale est délimité par la théorie. S'ensuit alors une confrontation au niveau métathéorique dont l'enjeu est la définition de la discipline.

Ashley et Walker interprètent cette bataille au niveau métathéorique comme une crise qui dépasse les frontières spatiales et temporelles de la discipline. Pour eux, les mots échouent dans leur tentative de définir la crise disciplinaire puisque cette dernière est située dans un non-espace, non-temps. Cependant, l'une des conséquences de cette crise est bien visible, il s'agit de l'impossibilité de délimiter les frontières de cette discipline.

The attempt to impose boundaries –to exclude the concerns of cultural and ecological movements from the political programs of workers movements, say, or to exclude feminist scholarship from international studies- becomes distinctly visible. It becomes immediately recognizable as an attempt to *impose* exclusionary boundaries. And the attempt itself is thereby politicized, coming to be seen as an arbitrary act of power whose very undertaking incites resistance and the transgression of any boundaries that might be marked. (Ashley et Walker, 1990: 377)

C'est justement une impossibilité de fermeture des frontières de la discipline qui est recherchée par la plupart des tenants d'une conception de la théorie en tant que pratique quotidienne. En effet, la conséquence normative de l'action des nouveaux critiques est donc une tolérance radicale et l'éclatement des frontières exclusives. Cette réintroduction du normatif sera largement abordée dans le deuxième chapitre.

Pour comprendre ce projet, il est nécessaire de concevoir la production du discours disciplinaire comme un processus dont les participants sont des acteurs politiques majeurs. Smith résume également bien la conception de la discipline que peuvent avoir ces chercheurs contemporains :

Rather than being a 'natural' and 'autonomous' discipline with a series of unfolding debates which get ever closer to explaining reality, from a genealogical perspective international theory appears as a historical manifestation of a series of conflicting interpretations, whose unity and identity are the product of a victory in this conflict. (Smith, 1995: 28)

Les gagnants des batailles théoriques imposent non seulement une certaine vision du monde, mais également leur façon de travailler. Cet «acte politique» double est constamment remis en question et la théorie devient un véritable champ de bataille.

Dans une tentative de définition du poststructuralisme par opposition aux conceptions traditionnelles de la politique globale, George et Campbell cernent précisément l'aspect qui nous intéresse présentement à savoir la théorie conçue comme une pratique.

The differences of a poststructuralist approach are perhaps best illustrated in relation to the question of theory and practice. Whereas Critical Theory wants to realize in practical political terms what traditional theory only contemplates, poststructuralism assumes that such theory is already practice. To understand society and politics in this sense is to ground theory not *in* practice, but *as* practice. This has important implications for the attitude to criticism and the overall purpose of dissent (George et Campbell, 1990: 280).

Cherchant à accentuer la spécificité du poststructuralisme par rapport à la Théorie Critique, les auteurs continuent: “it takes more seriously than its dissenting counterparts the proposition that knowledge *is* power. It looks for no distinction between “truth” and power, for it expects none.” (George et Campbell, 1990: 281). En effet, il s’agit de la rupture la plus importante au sein même des mouvements critiques en RI. D’une part, la position critique habituelle, au niveau métathéorique ne diffère en rien de la position traditionnelle. Tous deux conçoivent la théorie comme un outil à l’exception que les premiers tentent d’utiliser cet outil pour faire changer le système international. À l’opposé, les nouvelles formes de critiques, ici nommés postructuralistes, refusent de voir une distinction entre pratique et théorie. C’est la raison pour laquelle il est incohérent de traiter le postructuralisme, le déconstructionnisme, le féminisme radical, le postmodernisme ou le postcolonialisme comme des approches théoriques, des paradigmes ou des théories. Ce sont plus exactement des positions normatives donc politiques. C’est ce qui sera développé dans le deuxième chapitre.

1.3.2 LA THÉORIE ET LE DISCOURS COMME ACTEUR POLITICO-NORMATIF

Premièrement, les nouveaux chercheurs affirment la pertinence de l’étude des discours, des idées et des théories. Cependant, ce n’est pas seulement de pertinence dont il est question, mais de nécessité. En effet, de plus en plus d’intérêt sera porté envers l’activité théorique comme un acteur majeur de la politique mondiale. En tant qu’acteur qui influence non

seulement les normes internationales, mais également la hiérarchisation des valeurs à un niveau global, la discipline des RI doit donc être analysée. Smith abonde en ce sens :

I want to claim that the discipline of International Relations is complicit in the constitution of this world of international relations; I want to claim that there can be no such thing as value-free, non-normative social science; and I want to claim that the ways in which the discipline, *our* discipline, not *their* discipline or *the* U.S. discipline, constructs the categories of thought within which we explain the world, helps to reinforce Western, predominately U.S., practices of statecraft that themselves reflect an underlying set of social forces. In short, I aim to place on center stage the relationship between social power and questions of what, and how, we study international relations (Smith, 2004: 499).

Smith, dans cet article, illustre parfaitement comment les discours peuvent agir comme acteurs politiques et normatifs. Il va jusqu'à affirmer la complicité des théories dans la constitution du monde qui a rendu possibles les attentats du 11 septembre 2001. En effet, il montre que ce monde reflétait les intérêts de groupes dominants qui étaient présentés non pas comme des intérêts, mais comme des théories neutres et universelles. Il explique que la discipline des RI aux États-Unis est dominée par une seule approche celle de la théorie du choix rationnel qui a des forces, mais également des faiblesses. L'une de ces faiblesses est de considérer les intérêts et les identités comme des données et donc de ne jamais s'intéresser au processus de production qui les engendre. Ces présupposés ne sont jamais étudiés puisque masqués par l'aspect technique des méthodes scientifiques utilisées. L'auteur énonce dix propositions présentes dans la discipline qui sont données comme des certitudes et donc jamais remises en question. 1) L'État comme unité d'analyse plutôt que l'ensemble de l'humanité ou l'individu; 2) La distinction entre la politique intérieure et extérieure de l'État marquée par ses frontières; 3) La distinction entre l'économie et le politique; 4) La voie unique du progrès exemplifiée par la mondialisation; 5) L'absence de considération du genre ou de l'ethnicité; 6) La guerre traditionnelle comme seule forme de violence étudiée; 7) L'accent mis sur la structure du système international plutôt que sur ses unités; 8) L'idée d'une seule rationalité universelle; 9) La minimisation de l'importance des enjeux concernant l'identité; et 10) La recherche d'explication plutôt que de compréhension (Smith, 2004: 504-507). Ces dix postulats qui sont au cœur de la discipline orienteront cette dernière dans une activité académique qui, sous le couvert de la méthode scientifique, justifiera les activités, la puissance et les intérêts du gouvernement étatsunien. Cette discipline n'a pu ni prévoir les attentats du 11 septembre, ni les expliquer après coup. Ce qui est plus important encore cependant, et là se trouve la thèse de Smith: l'activité théorique en RI a également contribué à

la justification d'un contexte de politique mondiale qui a permis le 11 septembre. Perçue ainsi, la définition des relations internationales est un acte politique. L'action de théoriser et la pratique du politique sont donc intrinsèquement reliées.

George explique également que les pratiques politiques ne peuvent être dissociées totalement du contexte théorique dans lequel elles ont émergé et des interprétations qui ont été nécessaires à leurs mises en œuvre. Il propose en ce sens explicitement de lier théorie et pratique:

'[P]ractices' [...] do not take place in a theoretical/interpretivist void. Rather, the events and issues starkly represented here are always discursive practices, always theory as practice. They represent particular ways of framing "reality" and of responding to that framed reality. In order to effectively challenge these practices accordingly, one needs to challenge the discursive process that gives them their meaning and directs policy/analytical/military responses to them [...]. (George, 1994: 104)

Les discours sont ainsi perçus comme des processus au cours desquels de la signification est produite. Cette dernière orientera alors le pouvoir politique. En ce sens, étudier les discours revient à analyser les conditions de possibilité des événements politiques. C'est pour cette raison que le discours (théorique) est conçu comme les conditions de possibilité. En suivant Foucault, le discours représente les conditions qui ont dû être réunies à un moment donné pour qu'une chose puisse être dite (Foucault, 1980). La place de l'étude des discours est donc justifiée non seulement par l'absence de sa problématisation mais également ici par les implications pratiques de ceux-ci.

1.4 CONCLUSION

Nous avons vu dans ce chapitre la nécessité de se situer à un niveau métathéorique pour analyser l'activité théorique d'une discipline. Nous avons cherché à exposer de façon

descriptive le débat survenu en RI suite à l'introduction de la conception de la théorie comme pratique. Celle-ci est mal comprise par les chercheurs plus traditionnels qui formulent à son endroit, ou fréquemment à l'endroit des « postmodernes » (terme peu ou mal défini), deux catégories de critiques. La théorie comme pratique serait une menace à la cohérence et à l'unité de la discipline. Elle risquerait également de faire tomber les RI dans une abstraction purement philosophique. Ces reproches découlent cependant d'incompréhensions. Les discours étudiés sont des pratiques sociales ayant des effets politiques réels. Il ne s'agit donc pas d'abstractions.

Ces répliques des chercheurs concevant la théorie comme pratique ne constituent pas leur contribution principale à la discipline. Après ce chapitre plutôt descriptif, il importe à présent d'analyser cette conception de la discipline afin de comprendre son principal apport aux débats en RI.

CHAPITRE II:

LA RÉINTRODUCTION DU NORMATIF

Notre questionnement général porte sur les conséquences normatives de l'activité théorique et de l'application des cadres théoriques qui en sont issus dans la discipline des Relations Internationales. Pour creuser cette question, les débats que suscitait l'introduction dans les écrits académiques d'une nouvelle conception de la théorie ont été présentés. Pour les tenants d'une conception de la théorie comme pratique quotidienne, celle-ci ne peut s'auto-exclure de l'analyse de la politique globale. Le rapport entre les cadres théoriques en Relations Internationales et le politique est redéfini. Il ne s'agit plus plus d'être conseiller politique, ou même expert. Le rapport sujet/objet comme l'envisagent les conceptions plus classiques est repensé. Les cadres théoriques sont relégués au statut de points de vue. Essayons de comprendre ce que veut dire un tel énoncé. En général, dire qu'on a un point de vue sur quelque chose, signifie que l'on s'est fait sur cette chose, une opinion ou qu'on s'en est forgé une vision, une conception. Il y a entre ces éléments de définition une chose en commun : le point de vue relève d'une source déterminée. Il a une origine qui est singulière. Cette origine a son importance, car elle détermine la signification qui sera accordée. Au sens où on l'entend ici : il a une connotation individuelle ou subjective. On parle du point de vue

de quelqu'un ou d'un organisme désignant le fait que cette personne ou cet organisme émet un jugement qui lui est propre.

Ce préjugé n'est pas entièrement fondé. On pourrait soutenir l'idée d'un point de vue objectif comme le font certains penseurs plus classiques. Avoir un point de vue ne suppose pas obligatoirement qu'il est subjectif. Affirmer que la science est un point de vue est une proposition qui a un sens. Dans un débat sur l'interdiction d'utiliser des produits chimiques dans l'élimination des insectes nuisibles, la science, à l'aide d'enquêtes, peut montrer les conséquences avantageuses, et même nécessaires pour la santé, d'une telle interdiction. Elle présente une analyse dite objective. Mais, il y a d'autres points de vue sur la question, les agriculteurs, l'industrie chimique, etc. En ce sens, au niveau d'un débat, la science est un point de vue. Dans le cas qui nous occupe, la proposition est plus forte et ne se limite pas à cette définition assez banale du point de vue. Sans aller jusqu'à dire qu'il est plus polémique, sa visée est davantage critique que le simple constat d'une différence d'opinions dans un débat. C'est plutôt une proposition épistémologique qui vise deux choses : 1. Montrer qu'aucune théorie ne possède un statut objectif; 2. Il s'agit ce faisant d'enlever à la théorie tout statut d'exterritorialité par rapport à son objet. Dans le premier cas, la critique est acerbe puisqu'il s'agit d'une mise en cause de la possibilité d'un jugement objectif. C'est la possibilité d'un discours scientifique lui-même qui est posée. Malgré un appareillage méthodologique et un fondement épistémologique sophistiqué, la science n'est-elle jamais qu'un point de vue? Elle ne l'est pas seulement parce qu'elle participe de son gré ou non, à des débats de société; elle l'est fondamentalement parce que, objectif ou non, son jugement contribue à la construction d'une représentation du monde. Cela introduit une forme de relativisme combattue par les tenants des théories dites scientifiques. Dans le second cas, si elle n'est qu'un point de vue, elle ne jouit d'aucun statut d'exterritorialité par rapport à son objet. Si elle n'est pas en position d'extériorité, quel rapport a-t-elle avec lui ?

Mais auparavant, une question préalable se pose : De quel objet parle-t-on? Les relations internationales ou sa représentation ? La théorie construit une représentation des relations internationales. Dans ce cas de figure, la science est-elle si détachée du politique ? On peut répondre, et c'est la position défendue, par la négative. En 1983, Bruno Latour écrit : «Science is politics pursued by other means» (Latour, 1983: 169). Comment faut-il

comprendre cette affirmation? Il s'agit évidemment d'une reformulation de la célèbre citation de Clausewitz qui prétendait que « war is politics pursued by other means », cet énoncé signifiait que la guerre était un moyen puissant pour redéfinir les rapports de puissances, le politique; moyen plus puissant d'ailleurs que les rapports diplomatiques ou que les croisades religieuses. La science serait-elle devenue le moyen le plus puissant pour transformer les rapports collectifs? Elle construit les faits scientifiques qui deviennent les énoncés les plus solides, les plus difficiles à attaquer. Elle construit et transforme l'identité des actants humains et non humains parce qu'elle utilise les moyens les plus convaincants pour persuader les autres de qui ils sont et de ce qu'ils devraient vouloir. Elle permet à des centres de production scientifique de dominer ce qui est exclu de ce centre et que l'on pourrait appeler la périphérie. Ces trois éléments mis ensemble permettent d'affirmer que la science est effectivement politique bien qu'elle n'utilise pas les moyens traditionnels pour arriver à ses fins.

Le point de vue subjectif, avons-nous dit, est une signification que quelqu'un donne. Une telle signification n'est elle-même possible qu'à partir de jugements et plus spécifiquement de jugements de valeur. Il est impossible de donner une signification sans référence à nos valeurs. On a donc une troisième visée à la critique épistémologique : la théorie est liée à des jugements de valeur. Cette critique a déjà largement été défendue par d'autres chercheurs. Cependant, nous tenterons de la développer différemment. Il ne s'agit pas seulement de dire que toute théorie repose sur des jugements de valeur; on reconnaît en même temps qu'elle fait la promotion de ses valeurs, qu'elle les impose sur le mode soit de l'évidence, soit de la vérité. On politise la théorie d'une manière différente de ce que l'on connaît déjà chez les sociologues de la connaissance ou chez les marxistes. On ne veut pas la soumettre à une métathéorie qui en gouvernerait la visée et le but; on cherche seulement à dire qu'elle n'échappe pas, malgré ses prétentions, au politique. Il y joue même un rôle très important. Se pose alors la question des conséquences politiques de ces positions que l'on nomme théories.

La question du bénéfice pour la discipline de la théorie conçue comme pratique se formule maintenant. Où peut conduire une redéfinition du concept de théorie? Qu'apporte cette conception de la théorie comme pratique quotidienne aux réflexions académiques au

sein de la discipline des RI? Les nouvelles utilisations du concept sont-elles valables? Trois questions auxquelles il faut maintenant répondre.

Pour répondre, il importe de saisir que la théorie comme pratique introduit la problématique du jugement normatif dans le débat en RI. Cette conclusion repose sur un raisonnement que nous devons esquisser. Il repose sur trois prémisses : 1) La théorie n'a pas pour objectif l'énoncé d'une vérité. Ce n'est pas là en tout cas, sa fonction principale. Et le cas échéant, la *vérité* n'est qu'une signification qui s'inscrit dans une représentation du monde où elle ne possède d'autres pouvoirs que celui que lui reconnaît la société, un pouvoir de légitimation des représentations. 2) Il n'y a pas dans la théorie, considérée d'un point de vue métathéorique, de distinction entre normatif et objectif. 3) Enfin, considérée du même point de vue, la théorie est l'objet de la théorie. Un tel énoncé est surprenant. Il l'est moins lorsqu'on connaît l'analyse bourdieusienne pour qui, nous l'avons vu plus haut, il n'y a pas de sociologie scientifique qui ne repose sur une analyse de ses propres positions épistémologiques, une étude des effets sociaux de la sociologie (Bourdieu, 2002). Énoncé qu'on pourrait traduire comme : il n'y a pas de science sans analyse de son propre discours, de ses effets de réel. La théorie ne peut éviter de se prendre comme objet pour des raisons épistémologiques et nous le verrons aussi pour des raisons politiques. Alors qu'est-ce que la théorie?

La théorie est un discours normatif qui lutte politiquement pour imposer des valeurs, c'est-à-dire une représentation de la réalité. Cette définition n'est pas usuelle, c'est celle qui découle de nos propositions précédentes. Elle n'est pas sans conséquence pour notre propos. Deux effets seront privilégiés. Il s'énonce dans les propositions suivantes : C'est parce que la théorie n'est qu'une totalité signifiante qu'il est possible de réintroduire le jugement normatif. La première proposition ne va pas de soi. Pour mieux la comprendre, la signification sera l'objet d'une analyse approfondie. Analyse qui a une double visée : 1. Montrer que la vérité est une signification sans statut particulier; une parmi d'autres. La proposition sera justifiée. 2. Il s'agira aussi de montrer qu'il n'y a pas de signification sans fondement normatif. La deuxième proposition concerne le déplacement d'objet de la théorie. Nous l'avons dit, il s'agit de prendre la théorie elle-même comme objet. Pour se faire, il faut la considérer autrement qu'on le fait habituellement. Elle sera jugée comme un discours nous permettant

ainsi de comprendre qu'elle est, au même titre que les autres discours, un instrument de production du politique. Ce lien entre théorie et politique n'est possible qu'en posant la question du jugement normatif.

2.1 SIGNIFICATION

En concevant la théorie comme pratique quotidienne, la normativité est réintroduite, notamment en supprimant la distinction entre théories dites objectives et théories normatives¹⁷. Les théories objectives sont celles à prétention dite scientifique, méthode objective, critère de scientificité et recherche de vérité. La prudence s'impose face à une telle définition. Elle est probablement trop caricaturale pour posséder une réelle portée analytique. Si l'objection est valable, il importe néanmoins de dire que nous n'avons pas fixé les termes du débat qui nous occupe et qu'en général, elle correspond, malgré ses limites aux termes des deux camps qui participent au débat. Nous serons malgré tout prudente au niveau de l'analyse quant à l'utilisation de la définition d'une théorie neutre.

Une théorie normative, et ici aussi la prudence s'impose, car il semble y avoir contradiction dans les termes, est comprise comme un système d'énoncés, rigoureusement articulé, qui propose des valeurs sociales, en d'autres mots, une position politique. La première difficulté tient au verbe *propose*. Que veut-on dire? Les valeurs proposées seraient-elles les conséquences logiques des analyses rigoureuses et scientifiques? Ce n'est pas en ce sens qu'il faut comprendre le terme *propose*. La théorie ne propose pas au sens où elle offre des valeurs alternatives à celles existantes. Elle propose au sens où elle est elle-même un ensemble de valeurs. En utilisant la théorie, celle-ci substitue des valeurs à d'autres, elle en impose certaines au détriment d'autres. D'où viennent ces valeurs? Elles sont, en partie, produites par l'activité théorique elle-même, objectivité, rigueur, lois, réalité et, en partie, cette activité théorique légitime certaines valeurs. Il ne faut pas croire lorsqu'on dit qu'elle produit des valeurs que celles-ci sont limitées à l'activité théorique : objectivité, neutralité,

¹⁷ La prudence s'impose ici. Cette distinction entre théorie dite objective et théorie normative repose sur un usage contestable du concept de théorie. Dans le débat que nous présentons, cet usage est assez courant, ce qui explique que nous le reprenons à notre compte.

etc. La théorie fait plus ; elle construit une représentation du monde. C'est cet aspect de la production normative de la théorie qui nous intéresse particulièrement.

Précisons davantage. Ces valeurs sont celles qu'offre la production scientifique. Par exemple, si je parle de conflits entre États, d'anarchie, de terrorisme, de guerre, d'intérêt national ou de régime de coopération, etc.; il s'agit là moins comme on pourrait le penser de simples observations, mais de valeurs qui contribuent à se représenter les relations entre États. Les mêmes données sur les relations internationales peuvent aboutir à deux conclusions opposées. Prenons l'exemple de l'impact des institutions internationales pour illustrer notre propos¹⁸. En analysant les institutions internationales, John J. Mearsheimer conclura que leur influence est si minime qu'elles ne peuvent promouvoir la paix et la stabilité dans un monde d'après Guerre froide (Mearsheimer, 1995: 7). Analysant exactement le même objet, des chercheurs tels Robert O. Keohane et Lisa L. Martin en arrivent à la conclusion que ces institutions peuvent avoir un impact et que les étudier est nécessaire (Keohane et Martin, 1995: 39). John Ruggie, quant à lui fera remarquer que les dirigeants américains n'ayant jamais souscrit à l'hypothèse de l'inutilité des institutions internationales, il est improbable et dangereux de partir de ces conclusions pour guider la politique étrangère actuelle (Ruggie, 1995: 62). Les mêmes données empiriques permettent à différents chercheurs partageant des valeurs différentes d'aboutir à des conclusions incompatibles que chacun considère vraies.

La théorie comme pratique est conçue comme un discours normatif et sa neutralité n'existe pas. Admettons que tout énoncé donne une signification, celui-ci propose un point de vue normatif. Qu'il se prétende objectif ou non n'y change rien. Qu'est-ce qu'une signification? La signification est à la base de toute réflexion humaine. En voyant un objet immédiatement on l'identifie à l'aide d'une signification. On n'a pas à se demander à ce moment-ci si la signification est donnée ou produite par le sujet humain. On lui donne une

¹⁸ Les débats entre ces trois positions est tiré d'un article écrit par Mearsheimer et de ces deux répliques toutes parues dans deux éditions de *International Security* en 1995. Voir :
Keohane, Robert O., et Lisa L. Martin. 1995. «The Promise of Institutional Theory». *International Security*. vol. 20, no 1, p. 39-51. ,
Mearsheimer, John J. 1995. «The False Promise of International Institutions». *International Security*. vol. 19, no 3, p. 5-49. ,
Ruggie, John Gerard. 1995. «The False Premise of Realism». *International Security*. vol. 20, no 1, p. 62-70.

signification grâce à un mot. Si l'on voit un arbre, on l'identifie immédiatement comme étant un arbre et non un animal ou un fruit. Il s'agit d'une forme d'interprétation de ce que l'on voit que l'on oublie, tellement elle nous semble banale, puisqu'ancrée dans notre habitude quotidienne. « Percevoir, c'est toujours voir une signification et non des éléments d'une réalité physique. La relation entre les perceptions et les mouvements ne consiste pas en un processus de connexions causales, mais en une coordination de fonctions significatives »¹⁹. Le propos est intéressant puisqu'elle atteste qu'il s'agit moins de relations causales que de coordination de fonctions significatives. La théorie n'est-elle pas d'abord une perception ? Il faut répondre par l'affirmative au risque de heurter certaines idées reçues.

La théorie n'accomplit que ce qui est le propre de l'individu, soit de donner des significations ou d'une manière générale d'interpréter. Sur quoi repose cette idée que le propre de l'être humain est d'interpréter ? L'herméneutique offre une réponse à cette question. Il y a deux grands moments dans son histoire. Le premier, comme suite à la réforme protestante, ne visait que l'interprétation conforme des textes. C'est alors strictement un problème de méthode. On cherche à trouver la bonne méthode pour dégager la vraie signification, l'intention originelle du texte. Son importance perdure encore de nos jours avec les travaux de Hans Georg Gadamer (Gadamer, 1996).

Le second moment est l'herméneutique de l'existence. La représentation des êtres comme étant fondamentalement définis par le « comprendre » se pose suite au tournant heideggérien de l'herméneutique philosophique. En effet, Heidegger a montré que la compréhension est une dimension fondamentale de l'étant (l'être tel qu'il est dans le monde). Il développe une conception ontologique du comprendre. L'étant ne peut pas ne pas interpréter ; il doit comprendre pour savoir qui il est et ce que signifie la réponse à cette question dans le monde où il est pro-jeté. C'est à l'aide de significations qu'il peut répondre au souci de son être, de savoir ce qu'il en est de son être. Ainsi, on ne peut pas ne pas interpréter. Avec Heidegger, l'herméneutique n'est plus un problème de méthode. Elle devient un problème

¹⁹ G.Thines et A.Lempereur cité sous « Signification » dans : Morfaux, Louis-Marie, et Jean Lefranc. 2005. *Nouveau vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Nouv. éd. ref. Paris: Armand Colin, 604 p.

« existentiel »²⁰. À partir de cette conception, l'herméneutique peut prendre deux nouvelles directions. En interprétant on *dévoile* le sens de l'histoire; un sens qui est déjà là et qu'il suffit de recueillir. Mais cette intellection est peu heuristique et s'apparente à une vision assez méthodologique de l'herméneutique. Quelle est la bonne méthode pour recueillir le sens de l'histoire qui s'offre à l'interprète?

On peut aussi considérer qu'en interprétant, on *produit* le sens. Selon cette deuxième option, privilégiée ici, la seule façon pour les êtres humains de résoudre les incompréhensions de l'histoire est de leur donner un sens. Ce sens n'est pas déjà donné, il est à construire. Il n'y a pas d'instrument privilégié ni même de méthode qui serait meilleure qu'une autre pour signifier l'histoire. Commençons par resituer cette notion d'interprétation pour montrer que la fonction de la théorie se rattache au proprement humain. Ce n'est possible que si on enlève à la théorie toute fonction d'extériorité et d'objectivité. Pour soutenir cette idée, nous montrerons ensuite comment la théorie n'est qu'une signification et non une vérité.

2.1.1 RESITUER LE DÉBAT SUR LA SIGNIFICATION : L'HERMÉNEUTIQUE PHILOSOPHIQUE

Qu'est-ce qu'interpréter? Interpréter, c'est chercher ou donner du sens à quelque chose qui s'offre à l'interprétation. Deux questions se posent alors. Nous avons déjà abordé l'une d'entre elles; le sens est-il donné ou à construire? La seconde, qui découle de la première, développe la question du sens : comment s'offre-t-il à nous ? Pour y répondre, il faut retourner à l'histoire du concept. Cela nous permettra de resituer le débat sur la signification

²⁰ Le terme est emprunté à Martin Heidegger et désigne la structure ontologique spécifique du *Dasein*, c'est-à-dire de l'être pro-jeté dans le monde ou l'étant spécifique que représente l'homme qui questionne en son être et fonde la possibilité essentielle du questionné.

dans les méthodes d'interprétation jusqu'à la conclusion heideggérienne de la quête de signification comme caractéristique ontologique de l'étant. Il sera alors possible de comprendre l'importance de la signification.

Dans l'Antiquité, il existait un art de l'interprétation juste des textes qui n'avait cependant pas à ce moment de statut proprement philosophique. À Alexandrie notamment, les bibliothécaires tenteront de rendre compréhensibles pour leurs contemporains lettrés les textes anciens. Ils définiront les classiques et s'efforceront de rendre le mieux possible le sens originel des œuvres. La tradition judéo-chrétienne apportera une modification importante à cet art de l'interprétation. Désormais, l'interprétation ne cherche plus à honorer l'auteur et à expliquer le sens originel, mais plutôt à donner une nouvelle signification au texte, à le mettre au service d'un autre message. L'interprétation sera centrale avec la Bible et les écrits saints puisque ces textes sont au centre de toute la religion. Que ce soit d'abord dans la tradition juive puis chez les Chrétiens, on recherche constamment la vraie interprétation des textes sacrés. Cette tâche sera d'autant plus complexe que les différents passages des livres sacrés sont souvent contradictoires ayant été écrits dans des siècles différents. Outre la volonté de trouver le sens originel, la volonté d'universalité du christianisme conduira également ses promoteurs à réinterpréter les textes païens comme pouvant porter des messages religieux à travers leur symbolique. Petit à petit, la Vérité religieuse prend le dessus sur la volonté de retrouver le sens originel des textes. La Bible dans son ensemble est un tout et le message qu'il contient ne peut être compris que dans sa globalité. « La lecture biblique du Moyen-âge est une lecture dans la foi, pour la foi. » (Gusdorf, 1988:71).

Avec le début de la Renaissance réapparaît l'intérêt pour la recherche du sens juste, compris comme le sens que préconisait l'auteur au moment de l'écriture. Bien qu'encore faite par les hommes d'Église autour des textes sacrés, cette volonté de dévoiler le vrai sens des textes jettera les bases qui permettront la naissance du premier moment de l'herméneutique comme méthode. C'est la réforme protestante qui engendrera l'opposition entre l'autorité de Rome et celle des textes. La philologie trouvera donc terrain fertile dans l'Europe réformée. C'est Friedrich August Wolf (1759-1824) qui demandera à l'Université de Göttingen d'être admis à titre d'étudiant de philologie, discipline qui à l'époque n'existait pas (Gusdorf, 1988:104-105).

Au sein de la tradition chrétienne comme protestante plusieurs seront précurseurs de la naissance du premier moment de l'herméneutique. L'exégète biblique qu'ils pratiqueront fera de plus en plus appel à la raison et à la logique historique et de moins en moins au sens sacré dévoilé par la foi. Il faut souligner en ce sens les travaux de Flacius Illyrius (1520-1575), Dannhauer (qui inventa le mot *hermeneutica*), J. Clauberg (1622-1665), G. W. Leibniz (1646-1716), Christian Thomasius (1655-1728), Johann Jacob Rambach, Sigmund Baumgarten, Johann Heinrich Michaelis (1668-1738), l'œuvre impressionnante de Christian Wolff (1679-1754), et Johann David Michaelis (1717-1791). Avec eux, l'herméneutique ecclésiastique se transforme en herméneutique historique (Gusdorf, 1988: 124-134). En 1740 paraît *L'Introduction à la juste interprétation des discours et des écrits rationnels* de J.M. Chladenius. Cet ouvrage sera déterminant pour la constitution de l'herméneutique (Greisch, 2007). Bien qu'à l'époque celle-ci n'est appliquée que pour analyser des passages d'un texte, son auteur proposera une idée particulièrement intéressante pour notre propos. Il « atteste la doctrine du « point de vue », héritée de Leibniz, qui explique comment il peut y avoir plusieurs récits d'un même événement, sans compromettre la vérité objective des faits » (Greisch, 2007). Le propos est pour le moins étonnant pour l'époque. Mais au-delà de son intérêt, il soulève une question fort importante à laquelle l'herméneutique reste au prise : le perspectivisme ou le relativisme. Si, comme le prétend Chladenius, il y a plusieurs lectures possibles d'un texte comment déterminer celle qui est vraie ou la plus plausible? C'est la réponse à cette dernière question qui oriente une partie du débat sur l'orientation normative des théories en RI. Répondre qu'il n'y en a pas, c'est choisir le camp de ceux qui donnent à la théorie une autre finalité que l'explication. Cette forme d'herméneutique cherche moins une solution au conflit des interprétations qu'elle prend acte du conflit et fait de ce dernier un élément essentiel de l'activité théorique.

Ce n'est qu'à la fin du XIX^{ième} siècle que l'herméneutique devient plus philosophique. La science proposant des procédés objectifs d'interprétation des passages difficiles des textes change peu à peu d'objet et se met à proposer une compréhension plus générale. C'est Schleiermacher (1768-1834) qui avancera l'idée que l'on doit toujours interpréter un texte puisque nulle compréhension ne peut être donnée *a priori*. On trouve clairement posée la question de l'origine du sens dans des termes assez précis. Tout texte nécessite un travail de

lecture, car rien ne dispose le message à notre compréhension. Le texte est un univers en soi, replié sur lui-même, qui exige un travail patient et assidu pour qu'on puisse en dégager la signification.

Dilthey, son disciple, montrera que l'interprétation et la compréhension représentent les outils principaux des sciences de l'esprit. Ce renversement épistémologique dans la mesure où il donne à ces sciences un objet et une méthode spécifique a une certaine importance dans le débat qui nous occupe. Comprendre une chose n'a pas la même vocation ni la même visée qu'expliquer. Le statut de la science n'est pas le même comme le produit de l'activité théorique diffère. Comprendre qui signifie «se mettre à la place de» modifie nécessairement le statut de celui qui cherche à comprendre. Il ne peut rester à distance de son objet. Il est impliqué, en rapport avec l'objet qu'il étudie. D'ailleurs, le terme objet pose problème, il s'agit ici de partager une expérience ou de *faire l'expérience avec*. Partage d'une expérience grâce à la signification que donne un étant à ce qui lui arrive. En quoi cela nous intéresse-t-il? Disons pour l'instant, qu'on aura montré le changement de statut de l'activité théorique et qu'il faudra expliciter cette idée centrale d'expérience.

On voit bien comment ces réflexions se situent à la frontière entre les deux moments de l'herméneutique soit comme méthode et comme essence de l'être. Si le sens n'est pas contenu *a priori* dans le texte, comme l'affirme Schleiermacher, alors ce n'est pas la méthode qui nous amène à découvrir la vraie signification. Les réflexions de Dilthey permettront à Heidegger de poursuivre le raisonnement et d'arriver à la conclusion que nous retiendrons : interpréter consiste à produire le sens. Heidegger marquera une étape importante dans l'ensemble du projet herméneutique. Il propose en effet que la compréhension, plus que nécessaire à l'interprétation d'un texte, soit au cœur même de l'existence humaine. Ce déplacement du texte à l'existence humaine est majeur.

L'affectation est *une* des structures existentielles où se tient l'être du « Là ». Or cet être, cooriginellement avec elle, est constitué par le *comprendre*. L'affectation a à chaque fois sa compréhension, ne serait-ce que tandis qu'elle la réprime. Le comprendre est toujours in-toné. Si nous interprétons celui-ci comme un existentiel fondamental, cela signifie en même temps que ce phénomène est conçu comme un mode fondamental de l'être du *Dasein*. Au contraire, le «comprendre» pris au sens *d'un* mode cognitif possible parmi d'autres, et distingué par exemple de l'«expliquer», doit être tout comme celui-ci interprété comme un dérivé existentiel du comprendre primaire tel qu'il co-constitue l'être du Là en général. ((Heidegger, 1985: §31[143])

Trois éléments de cette citation sont à retenir. D'abord, retenons que comprendre est un existentiel fondamental. Qu'est-ce à dire? C'est-à-dire qu'il constitue l'existence de l'être qui vit dans le monde et dans le temps. Ensuite, il s'agit d'un existentiel fondamental du *Dasein*. Le *Dasein* c'est l'être du « Là » qui est contraire à un idéal abstrait de l'être. Il désigne l'être tel qu'il est dans le monde réel, concret. Finalement, le comprendre tel qu'il est utilisé en épistémologie soit comme mode cognitif n'est qu'un dérivé d'un comprendre plus fondamental, celui qui co-constitue l'être du « Là ». Après avoir posé l'affection comme l'une des caractéristiques ontologiques de l'être humain, Heidegger y ajoute donc le comprendre. Le comprendre serait donc co-constitutif (avec l'affection) de l'existence de l'être « Là » (*Dasein*). Lorsque l'on oppose en épistémologie expliquer et comprendre, il est important de savoir que ce « comprendre » n'a pas la même signification. Ce comprendre « épistémologique », comme tout autre mode cognitif (dont celui d'expliquer) est un dérivé de l'une des caractéristiques ontologiques de l'humain : celle du comprendre « primaire ». Cette idée marquera un tournant dans la philosophie occidentale. Après *Être et Temps*, on reconceptualisera l'être, mais aussi le comprendre qui devient l'une de ses caractéristiques primaires. Il est important de retenir pour notre propos que la tentative d'interpréter ce qui nous entoure est fondamentale, au sens fort du terme. Ainsi, que le but de la théorie soit d'en arriver à une compréhension n'est pas particulier à cette activité théorique, mais est plutôt au fondement même des individus. On pourrait objecter que le but de certaines théories n'est pas de comprendre, mais plutôt d'expliquer. Cette affirmation est insuffisante puisqu'elle soulève de nouvelles questions. Qu'est-ce que cette explication? Pourquoi expliquer? Nous ne croyons pas que l'explication vise une accumulation de connaissance pour la connaissance. L'explication vise plutôt à apporter un élément de compréhension à un phénomène ou à donner une piste d'action. On explique pour comprendre ou pour agir. Dans ce dernier cas les conséquences sont directes. Même la connaissance acquise par les moyens les plus objectifs ne fait que ça. C'est en ce sens que l'explication relève de la compréhension fondamentale. L'idée du comprendre comme existentiel fondamental du *Dasein* est importante, car elle marque les origines de l'herméneutique non plus comme méthode, mais comme essence de l'individu. Si le sens n'est pas inscrit dans le texte alors il est produit par l'interprétation. On introduit ici une certaine forme de relativisme qui n'est pas sans poser problème à ceux qui privilégient une science objective.

Il n'y a donc pas de barrière posée quant à l'objet. On peut considérer les théories comme étant des interprétations : elles interprètent l'homme lui-même, son histoire, sa place et son action dans le monde. Il n'y a pas d'objet privilégié à l'interprétation. On peut alors considérer le politique comme objet de l'herméneutique et les théories comme différentes lectures de cet objet. Cette perspective est celle qu'adoptent les tenants de la théorie comme pratique quotidienne.

Admettons que la théorie est une interprétation de la réalité internationale. En ce sens, les évolutions de l'herméneutique nous en disent long sur la constitution de l'activité théorique. Depuis l'Antiquité, les textes sont interprétés et réinterprétés, réactualisés et utilisés pour porter des messages. Cependant, ce ne sont pas que les textes, mais également les événements de la réalité internationale auxquels on donne des significations. La multitude d'événements qui se produit chaque seconde au niveau mondial oblige l'analyste à choisir, à élire les faits qu'il juge pertinents, importants et à leur donner des significations. Les théories participent activement à ce choix. Ainsi, un marxiste privilégiera une analyse des rapports de production mondiaux alors qu'un constructiviste s'intéressera aux modifications dans les discours des Organisations Internationales. Ensuite, l'interprétation de ces données sera également dictée par le cadre théorique choisi. Ne parle-t-on pas de grille d'analyse? En effet, tout comme les méthodes de lecture et d'interprétation des textes privilégiées en herméneutique, en RI, chacun croit que son cadre analytique lui permettra de dévoiler la signification de tel ou tel événement de la politique internationale. En ce sens, chacun croit parvenir à une interprétation vraie par l'utilisation d'un cadre analytique.

2.1.2 VÉRITÉ ET SIGNIFICATION

Accepter que la théorie soit une interprétation nous amène à un constat plus important. On introduit l'idée que la théorie n'a pas de statut particulier. Cela est contraire aux principes directeurs de l'entreprise scientifique. Certains donnent un statut différent aux théories parce que les significations auxquelles elles aboutissent sont vraies. Ils soutiennent donc que la théorie élaborée par des méthodes rigoureuses permet de déduire des énoncés que l'on peut considérer comme vrais. C'est toute la question de l'objectivité scientifique : le but de la science, sous le contrôle de normes concernant la méthode et d'une forme de logique, est de formuler la vérité du monde observé. Suivant ce raisonnement, une des fonctions de la théorie est de donner aux analyses un caractère neutre, objectif ou scientifique. « L'objectivité est l'impartialité, la mise à l'écart des préférences personnelles, des points de vue individuels, autant que faire se peut, dans un jugement de fait, un jugement de valeur, une décision judiciaire. » ("Objectivité" dans: Morfaux et Lefranc, 2005: 376). Cette impartialité est-elle possible cependant lorsqu'on parle de jugements (de fait ou de valeur)? On pourrait au contraire défendre que le caractère objectif, particulièrement en sciences humaines ou morales, ne soit qu'une apparence, car il est toujours situé. Heidegger note cette impossibilité pour le philosophe de ne pas se trouver positionné dans un point de vue.

[Disons seulement que] celui qui veut au premier chef avoir commencé à philosopher doit avoir déposé cette pensée chimérique selon laquelle l'homme pourrait seulement poser, et encore moins résoudre, un problème *sans* se tenir dans un site, ou, comme on dit, sans « être situé ». Vouloir philosopher d'un point de vue de l'absence de point de vue, considéré comme objectivité soi-disant authentique et supérieure, est ou bien puéril, ou bien, comme c'est le cas le plus souvent, mensonger. (Heidegger, 2001: 99)

La neutralité du penseur, du chercheur ne serait qu'une illusion. Le jugement du chercheur ou du penseur est toujours situé à l'intérieur d'un point de vue. Cette objectivité authentique qui mènerait à la vérité n'existe pas.

On peut en effet voir la chose de façon inverse à la norme scientifique. Ce n'est pas la signification qui est vérité, mais la vérité qui est une signification. Il n'y a donc pas de vérité qui soit dévoilée par l'utilisation d'une théorie. C'est plutôt des significations qui sont

produites par cette utilisation. On donne à ces significations qui ont été créées par la théorie un statut particulier en les considérant comme vraies. On légitime ensuite la véracité de ces significations en utilisant comme argument la rigueur de la méthode, l'objectivité scientifique. Il est important de noter ici que ce n'est pas la théorie qui a produit la vérité, mais plutôt le chercheur qui a donné un statut de vérité à une signification. La vérité devient donc le produit des chercheurs qui sont eux-mêmes situés dans une façon particulière d'interpréter. Par cette inversion, la théorie perd sa particularité. Elle demeure une totalité signifiante. C'est-à-dire qu'elle contient des éléments permettant d'aboutir à des significations. Les significations qu'elle produit sont *objectivisées*, soumises à un processus qui vise à en faire des faits, ou référées, parfois considérées comme des vérités, mais cela ne donne pas à la théorie un statut particulier. Elle ne permet pas de dévoiler la vérité, qui restait cachée avant son utilisation, mais contribue simplement à produire des significations.

Suivant cette proposition, il devient important de remettre en perspective ces énoncés, ces significations que l'on considère comme des vérités. Comme le proposait Nietzsche : « Il faut tenter une bonne fois de mettre en question la vérité elle-même » (Nietzsche, 2000: 53). Qu'est-ce que cela veut dire? En plus de relever du comprendre, comme nous l'avons déjà exposé, la théorie produit du sens. Elle donne une valeur à la signification qu'elle produit. C'est de cette façon qu'on introduit une signification dans le monde comme une réalité qui paraît pour certains objective. Car qu'est-ce que la réalité sinon une signification que l'on considère comme une vérité ou une évidence? En discriminant, en valorisant, ou en excluant des valeurs par rapport à d'autres on permet à une signification d'instituer la réalité.

La science est un système de persuasion. Bruno Latour, Michel Callon et John Law défendent cet énoncé en proposant la théorie de l'acteur-réseau²¹. Dans *La science en action*, Latour explique que l'énoncé issu des expériences de laboratoire n'est pas encore un fait scientifique. Il s'agit plutôt d'un artefact. Pour devenir un fait, que l'on compare ici à une

²¹ Pour en lire plus sur la théorie de l'acteur réseau voir :

Callon, Michel. 1986. «Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques dans la Baie de Saint-Brieuc». *L'année sociologique*. vol. 36, p. 169-208. ,
 Latour, Bruno. 1989. *La science en action*. Coll. «Textes à l'appui. Anthropologie des sciences et des techniques». Paris: La Découverte, 450 p. ,
 Law, John, et John Hassard (éd.). 1999. *Actor Network Theory and After*. Oxford: Blackwell and Sociological Review.

boîte noire, un énoncé devra monter l'échelle de facticité. Il le fera en étant réutilisé par d'autres énoncés scientifiques. « Le statut d'un énoncé dépend des énoncés ultérieurs qui l'établissent ou l'infirmement » (Latour, 1989: 44). Un travail de rhétorique est alors mis en œuvre. Il s'explique ainsi la différence entre la rhétorique scientifique et les autres types de rhétoriques : « J'affirme que nous avons fini par appeler « scientifique » la rhétorique capable de mobiliser en un point plus de moyens que l'ancienne » (Latour, 1989: 94). Pour mobiliser ces moyens, le directeur du laboratoire scientifique devra agir au même titre qu'un politicien. Il devra multiplier les alliances pour créer un réseau assez solide capable de transformer un énoncé quelconque en boîte noire²². Cette dernière n'est rien de moins qu'un fait stabilisé qui est capitalisé, utilisé pour produire autre chose. Cela pousse Latour à affirmer que « les laboratoires sont devenus assez puissants pour définir la réalité » (Latour, 1989: 148). Les faits scientifiques sont plus puissants que les autres énoncés non pas parce qu'ils sont plus rationnels ou parce qu'ils n'émanent pas de valeur ni parce qu'ils ne sont pas des constructions. D'ailleurs, les faits scientifiques sont des énoncés construits auxquels on croit, au même titre que des énoncés non scientifiques. Ce qui fait la force des faits scientifiques est le réseau d'énoncés stabilisés antérieurement (boîtes noires) sur lesquels ils reposent. Il s'agit d'une question d'alliances.

Le même type de travail que celui du directeur de laboratoire est effectué par des représentants d'une école théorique. Cela positionne ou situe les théories dans le monde, en donnant à certaines représentations une position privilégiée. Le terrorisme par exemple est devenu une réalité inacceptable. Les promoteurs de cet énoncé ont réussi à créer un réseau d'alliances important. Ce réseau est composé d'universitaires, de médias, de spécialistes du renseignement, d'institutions gouvernementales de sécurité, etc. qui ont construit une représentation telle, que des actes, des gestes et des comportements sont jugés maintenant dangereux. Ils sont subsumés sous le nom de terrorisme. C'est pourquoi aujourd'hui le terrorisme est devenu une réalité qui est dénoncée par une majorité. Cette vérité entraîne la création d'une norme qui est la lutte contre le terrorisme; on pourrait appeler cette vérité

²² Pour lire des exemples d'actions effectuées par les directeurs de laboratoires scientifiques voir Law, John. 1988. «Le laboratoire et ses réseaux». In *La science et ses réseaux : genèse et circulation des faits scientifiques*, Michel Callon, p. 117-148. Paris: La Découverte. les pages 250-252 de :

normative une « normavérité ». La force de la théorie n'est pas sa capacité à dégager la vérité, mais à faire de chaque vérité une norme. Ce n'est possible qu'en faisant jouer chaque vérité au niveau des valeurs.

La relativité est introduite puisqu'il existe une infinité de points de vue qui permettent de représenter le monde sous une quantité incalculable d'apparences. Ces descriptions sont incompatibles et irréconciliables au niveau des jugements de valeur. Soit, on adopte une attitude sceptique et on en conclut alors qu'aucune de ces descriptions n'est vraie; soit, on adopte une attitude de tolérance et on affirme que toutes les vérités se valent. Ce relativisme est l'objet des principales critiques envers une conception de la théorie en tant que pratique quotidienne. De rendre compte du fait qu'il existe une multitude de vérités plutôt qu'une vérité universelle pose-t-il un problème moral au sens où le nazisme vaudrait la défense des droits de la personne? Il est possible de répondre par la négative. Il s'agit d'admettre que le nazisme et les droits de la personne défendant des systèmes de valeurs distincts et incompatibles et que ni l'un ni l'autre n'est une vérité. Cela ne signifie pas que le nazisme soit tolérable au niveau moral. Cependant, c'est au niveau moral et non au niveau de la scientificité ou de la vérité qu'il faut l'attaquer, comme c'est sur le plan normatif que peuvent être défendus les droits de la personne.

En effet, pour expliquer comment au juste se sont constituées les affirmations métaphysiques les plus poussées d'un philosophe, il est bon (et prudent) de toujours commencer par se demander : à quelle morale veut-on (veut-il -) en venir? Je ne crois pas, par conséquent, qu'un « instinct de connaissance » soit le père de la philosophie, mais tout au contraire qu'un autre instinct comme pour le reste, s'est simplement servi de la connaissance (et de la méconnaissance) comme instrument. (Nietzsche, 2000: 52)

La morale serait derrière toute pensée philosophique. Car pourquoi philosopher? Pourquoi défendre un projet métaphysique particulier plutôt qu'un autre? Est-ce par soif de connaissance? Nietzsche n'y croit pas. Comme lui, nous sommes portés à croire que c'est plutôt la volonté de défendre des valeurs qui utilise la « connaissance » (qui pour Nietzsche peut être de la méconnaissance) comme instrument de ce que l'on nomme. « Chez le philosophe, il n'y a absolument rien d'impersonnel; et sa morale tout particulièrement indique, en portant témoignage décidé et décisif, *qui il est* – c'est-à-dire suivant quelle

hiérarchie les instincts les plus intimes de sa nature sont disposés les uns par rapport aux autres » (Nietzsche, 2000: 53). De défendre un projet moral comme étant une vérité n'est qu'une tromperie. L'absolutisme prétendant qu'il n'existe qu'une vraie réalité est rejeté. On s'y oppose précisément parce que cet absolutisme défend une seule morale qui exclut toutes les autres options possibles. En donnant à cet absolu le nom de vérité, on nie sa portée morale et les valeurs qu'il défend. En concevant l'activité théorique (ou même la science) comme une pratique, la recherche de la vérité n'est donc plus l'objectif que l'on cherche à atteindre. La compréhension vise autre chose.

On voit bien ici le second procédé de réintroduction du normatif. Il y a un déplacement de la quête de vérité ou de connaissance vers une quête de signification. On ne peut plus chercher la vérité puisque la vérité est désormais composée d'une multitude de significations. Ce déplacement fait apparaître une véritable fracture qui sous-tend une problématique importante, celle du rapport entre science et valeurs. Car la science n'est désormais plus exempte de défendre des valeurs. Le domaine de la signification s'appuie sur un principe épistémologique distinct qu'est l'interprétation. On ne cherche plus à expliquer de façon objective grâce à la vérité. On expose plutôt une compréhension possible parmi d'autres, compréhension elle-même issue d'interprétations. En montrant que la théorie n'a pas un statut particulier qui lui permette de dévoiler la vérité, les tenants de la théorie comme pratique réintroduisent le normatif. Puisque la théorie n'est plus vérité, mais signification, nécessairement elle repose et défend des valeurs, des normes.

2.2 DÉPLACEMENT DES OBJETS D'ANALYSE

La conception de la théorie comme pratique quotidienne réintroduit le normatif par un second procédé, soit par le déplacement des objets d'analyse. Comment ce déplacement peut-il engendrer une réintroduction des valeurs? Si l'activité théorique est considérée comme une pratique, alors la théorie se prend elle-même comme sujet à étudier. La théorie n'est donc plus un sujet qui étudie un objet. La théorie devient elle-même objet. C'est dans ce sens qu'il y a un déplacement de l'objet d'analyse. Ce déplacement entraîne une attention sur le rapport de la théorie au monde qui autorise une telle pratique. Il s'agit d'une problématique qui est nouvelle en ce sens qu'elle ne se pose pas si l'on ne considère pas la théorie comme un objet d'analyse. Si l'on conçoit la théorie comme pratique quotidienne, on ne peut la distinguer de ses objets puisque c'est elle qui les construit. La théorie est une totalité signifiante, elle n'a pas un statut particulier qui l'exempterait d'être étudiée. Elle produit des significations qui peuvent avoir de lourdes conséquences, amplifiées par le fait que l'on considère les significations issues de la théorie comme vraies et qu'aucune remise en cause n'est possible. Les objets d'analyse traditionnels ne sont rien d'autre que des significations qui sont produites notamment par l'activité théorique. La théorie produit donc ses propres objets d'analyses.

Que sont ces significations produites par la théorie? Ce sont des représentations de la réalité, ces dernières n'étant que les constituantes du discours. Un discours est l'ensemble des conditions qui ont dû être réunies pour que puissent exister des énoncés, des idées et des normes sociales composant un domaine de savoir et d'action. Les discours posent les conditions de possibilités et rendent possible la pratique. Que veut-on dire par conditions de possibilité? On entend en général le réseau complexe, diversifié, hétérogène de théories, de connaissances, de propositions, de plans d'action, de stratégies et de tactiques, etc. qui permettent la production d'un savoir, condition essentielle à toute pratique. Quand les théories se regardent elles-mêmes, elles s'observent en tant que domaine du savoir et champ

d'action. Qu'est-ce que cela veut dire? Elles se voient en tant qu'elles imposent une représentation de la réalité et constatent les effets de réel de celles-ci.

Par exemple, le discours de la politique étrangère canadienne comprendra ce qui est attendu du Canada selon les normes internationales, les expériences passées, la culture occidentale et canadienne, les intérêts et les acteurs en jeu, les ministères et les organismes du gouvernement, le monde académique, le milieu des affaires, l'opinion publique, les médias et la vision que se fait le gouvernement canadien de la situation. Or, cette représentation est construite en partie par les analyses effectuées par des politologues par le biais de cadres théoriques. Le discours de la politique étrangère canadienne exclura nécessairement une multitude de possibilités dans l'action à suivre parce que celles-ci ne seront jamais envisagées. Par exemple, une guerre contre les États-Unis est pratiquement une impossibilité compte tenu de la représentation que se fait le Canada du monde, de ses amis et ennemis, de ses menaces, de ses intérêts... L'action du Canada dépend de cet immense domaine de savoir. Cet exemple traite de la politique étrangère d'un pays cependant il serait également possible de choisir un autre aspect de la politique globale. Le même raisonnement s'applique aux mouvements féministes Nord-Sud. Les mouvements féministes Nord-Sud sont généralement des mouvements provenant du Nord et cherchant à « émanciper » les femmes du Sud. Or l'éventail de possibilité des actions qu'elles envisagent est conditionné par la représentation qu'elles se font de ce rapport Nord-Sud. En effet, elles sont souvent déstabilisées lorsqu'elles réalisent que leurs propositions ne conviennent pas aux femmes du Sud. Ce problème de l'action tient à leur représentation du monde, à leur culture, et aux normes qu'elles choisissent de mettre de l'avant.

Qu'est-ce qui a rendu possible cette réalité que l'on observe? Nous pourrions affirmer qu'il s'agit de notre propre discours. Comment? Les significations produites par la théorie sont organisées sous forme d'une représentation du monde. Deux mécanismes permettent de définir cette représentation comme étant la réalité. D'une part, le processus de légitimation qui relève de l'expertise et d'autre part, celui de l'imposition qui relève de la rhétorique. Une représentation ne devient réalité que s'il existe des spécialistes, des experts, des enquêtes, qui en démontrent le fondement. Un spécialiste du renseignement ou un expert d'une grande université qui désigne comme terroriste des actes, des comportements, des groupes, possède

plus de légitimité qu'un simple citoyen, ou même qu'un journaliste. Par exemple, si l'on croit que le terrorisme existe, l'on sera en accord avec les actions prises pour lutter contre ce terrorisme. Cependant, la légitimité ne suffit pas. Il faut rendre crédible la représentation que l'on construit (par exemple le terrorisme). C'est le rôle de la rhétorique que de montrer la réalité, l'évidence, la menace imminente d'un attentat, d'un complot. Cette rhétorique fait appel au *pathos*; c'est-à-dire aux sentiments, aux émotions des citoyens. Il fait aussi appel à sa raison en proposant des moyens efficaces pour lutter contre la menace. Dit autrement, les discours composés notamment par les théories rendent possibles les représentations qui déterminent les conditions de possibilités d'une action. Toute représentation peut être modifiée pour permettre plus de possibilités d'action. Pour ce faire, il faut développer le champ du savoir. Ainsi, il sera possible d'accroître le champ des pratiques.

Toute représentation de la réalité n'est qu'une perspective parmi d'autres. Les théories en ce sens ne seraient que des points de vue sur la réalité. L'objet d'analyse de la théorie comme pratique n'est donc pas tant la théorie en soi que la théorie comme représentation. La théorie, en posant les conditions de possibilités devient un instrument de production du politique.

La théorie de la connaissance et la théorie politique sont inséparables : toute théorie politique enferme, à l'état implicite au moins, une théorie de la perception du monde social et les théories de la perception du monde social s'organisent selon des oppositions très analogues à celles que l'on retrouve dans la théorie de la perception du monde naturel. Dans ce cas, on oppose traditionnellement une théorie empiriste, selon laquelle la perception emprunte à la réalité ses structures, et une théorie constructiviste qui dit qu'il n'y a d'objets perçus que par un acte de construction. (Bourdieu, 2002: 86)

Bourdieu explique ici pourquoi la théorie de la connaissance et la théorie politique sont inséparables. Suivons son raisonnement. Dans toute théorie politique, il existe une théorie de la perception du monde social. Il n'est pas possible de théoriser sur le politique sans *a priori* choisir d'observer le monde social d'une façon ou d'une autre. En ce sens, on peut dire qu'une théorie du monde social sous-tend celle du monde politique. Ensuite, que ce soit pour les théories en sciences sociales ou naturelles, on oppose les théories empiristes et constructivistes. Cette opposition est-elle nécessaire? Les théories strictement empiristes, au sens où elles emprunteraient à la réalité leurs structures, ne seraient-elles pas dérivées des autres. Car cette réalité, n'est-elle pas construite? Il est possible de défendre cette hypothèse et d'ainsi en conclure que les théories empiristes ne le sont qu'en apparence. En d'autres

mots, la théorie défend une vision du monde. Celle-ci est influencée par des valeurs et en propose à son tour.

Prenons un exemple illustrant notre propos. Tesfaye étudie les conséquences qu'ont pu avoir les statistiques au Rwanda sur le génocide (Tesfaye, 2007). La classification ethnique des citoyens rwandais, Hutu et Tutsi, par le biais de la statistique constituait une action qui paraît banale. Selon la conception traditionnelle de la théorie, les statistiques sur les groupes ethniques ont un intérêt limité pour comprendre la vie politique. Considérant plutôt la théorie comme une pratique quotidienne, les statistiques ethniques deviennent un outil extrêmement important dans la lutte politique rwandaise. Cette importance se situe à deux niveaux. D'une part, elle permet de classer la population rwandaise selon le critère ethnique qui devient leur identité. D'autre part, sur la base de cette identité, il devient possible de discriminer l'ami de l'ennemi et de mettre en action les moyens d'une épuration ethnique. On ne prétend pas que les statistiques ont été le seul instrument, mais ils ont été un outil important dans la constitution d'un savoir (d'une représentation) qui ont rendu possibles ces funestes actions. En portant le regard sur la constitution des savoirs, sur le rôle de la science et des théories, on est en mesure d'observer ses effets politiques.

2.3 CONCLUSION

La question de l'apport de la conception de la théorie comme une pratique quotidienne a été posée. Avec elle, la problématique de la normativité qui dépasse l'ancienne dichotomie entre théorie objective et normative est posée sur de nouvelles bases. La théorie ne produit pas de vérité; elle produit des représentations à l'aide des significations qu'elle donne au monde. C'est ce que la théorie comme pratique quotidienne a choisi d'étudier en s'intéressant

à un nouvel objet: l'activité théorique. De cette étude se dégagent deux conclusions : 1) La théorie défend un ensemble de valeurs; 2) La théorie est liée au politique. C'est en ce sens que la théorie est un discours normatif luttant pour imposer un système de valeurs par le biais d'une représentation particulière du monde. Que les auteurs des théories en aille conscience et le fasse volontairement ou non, n'y change rien. Il est important dès lors qu'une théorie est présentée, de poser la question de ses conséquences normatives.

[...] sitôt qu'une philosophie commence à croire en elle-même. Elle crée toujours le monde à son image, elle ne peut faire autrement. La philosophie est cette pulsion tyrannique même, la plus spirituelle volonté de puissance, de « création du monde », de *causa prima*. (Nietzsche, 2000: 55)

Il n'y a pas de théorie qui ne croit pas en elle-même. Ce faisant, et comme Nietzsche vient de le dire, non seulement elle « crée le monde à son image », mais plus encore, elle est une volonté tyrannique de création du monde selon ses propres valeurs.

CONCLUSION

Pourquoi existe-t-il des cadres théoriques dans une discipline telle les Relations Internationales et quelles peuvent être leurs conséquences sur la politique mondiale ? Telle est la question à l'origine de cette étude. De nombreux chercheurs évoluant depuis plusieurs années au sein de cette branche de la science politique ne se sont jamais posé la question. Les réponses des autres divergeront selon leur conception de la théorie et de son lien à la pratique. Les différences entre ces conceptions sont peu étudiées. Nous avons donc cherché à pousser cette réflexion plus loin et à problématiser le sujet. Au tout départ de notre réflexion, nous nous interrogeons sur les conséquences normatives de l'activité théorique en RI.

1 RÉSUMÉ ET BILAN

Une revue de la littérature sur la question nous a permis d'aboutir à un constat : pour pouvoir penser la normativité des théories il est nécessaire de se situer à un niveau métathéorique. C'est-à-dire que nous avons cherché à analyser l'activité théorique plutôt que de simplement exposer le contenu des différentes théories. Cette méthode mérite que l'on y attarde plus d'attention. Nous estimons que de comparer les différents cadres d'analyse ne nous renseigne que peu sur l'activité théorique elle-même. Cette procédure de classification des théories est fort utilisée dans les livres concernant les théories des RI. Elle ne pose cependant pas la question des différentes compréhensions possibles du rapport entre la pratique et la théorie. La façon de comparer les théories est peu débattue, et les éditeurs justifient rarement celle qu'ils privilégient. C'est pourtant là que se jouent les questions métathéoriques qui ne sont pas sans importance : d'une part, lorsque l'on choisit une méthode comparative; et d'autre part, lorsque l'on classe les cadres théoriques en catégories. Nous avons choisi de plutôt classer la littérature des RI selon les grandes conceptions de la théorie. Également, plutôt que de nous limiter à une comparaison des trois méthodes, nous avons analysé plus en profondeur les impacts de l'une d'entre elles.

Nous avons exposé trois façons d'envisager le rapport entre théorie et pratique. On pourrait nous reprocher d'avoir atténué les nuances au sein de chacune de ces conceptions, particulièrement des deux premières soit la théorie comme outil analytique et la théorie comme outil de critique. En effet, nous attarder sur ces deux conceptions n'était pas le but que nous nous étions fixé. Celles-ci permettaient simplement de faire ressortir les caractéristiques spécifiques de la troisième catégorie : celle de la théorie conçue comme pratique. Rappelons brièvement les trois divisions utilisées.

D'abord, les plus classiques soutiennent que les cadres théoriques sont des outils qui permettent d'expliquer les phénomènes politiques mondiaux. Ils distinguent clairement théorie et pratique. Cette conception est la plus évidente, elle est la plus utilisée dans les départements universitaires et ce, depuis de nombreuses années. Ensuite, leurs opposants,

plus critiques, utiliseront les théories afin de remettre en question un système politique. Les théories seront donc toujours conçues comme des outils, mais des outils servant ou s'opposant à un ordre établi. Les marxistes notamment ont amplement développé cette représentation de la théorie. Ces deux conceptions s'opposent traditionnellement. La problématique des conséquences de cette activité théorique est ici rarement posée. Lorsqu'elle l'est, c'est pour tenter de discréditer le camp adverse et non d'un point de vue analysant l'activité théorique en général.

L'intérêt de comprendre la théorie comme pratique quotidienne réside justement là. L'importance de cette contribution se cache derrière la question suivante: Qu'est-ce que la théorie sinon une pratique? Cette absence de distinction entre l'activité théorique et les autres pratiques sociales caractérise une nouvelle vague de chercheurs. Cependant, ces nouveaux venus semblent avoir de la difficulté à faire accepter leurs idées. Le premier obstacle auquel les chercheurs qui conçoivent la théorie comme pratique font face est créé par l'entreprise de classification. On tente de leur attribuer une étiquette. Souvent, on finit par les cataloguer comme des postmodernes. Ce verdict, dicté par l'incompréhension ne rend souvent pas justice à la démarche de ces chercheurs et au contenu de leurs écrits.

Ces confrontations provoquent des débats, des guerres intellectuelles, entre les chercheurs concevant la théorie de façon traditionnelle et ceux concevant la théorie comme pratique. Les reproches envers ces derniers se divisent en deux catégories : 1) La cohérence ou la rigueur des RI est menacée; 2) En acceptant leurs textes comme constitutifs de la discipline on risque de faire tomber celle-ci dans la philosophie. Ces reproches poussent les chercheurs concevant la théorie comme pratique quotidienne à répliquer. Ils justifient et défendent leur propre conception de la théorie. D'une part, la simple carence dans l'étude de l'activité théorique légitime leur objet d'analyse. D'autre part, l'intérêt pour les discours n'engendre pas un manque d'intérêt pour les problèmes réels comme il est coutume de le croire.

Nous avons vu que les reproches faits à l'endroit des chercheurs concevant la théorie comme pratique découlent d'une incompréhension de leur démarche. Mais là n'est pas le point le plus important. Car cette conception non seulement défend sa légitimité, mais elle

propose également de contribuer à la constitution de la discipline. Nous soutenons que la réintroduction, par une voie nouvelle, de la question de la normativité est le plus grand apport de cette façon d'envisager la théorie. Cette réintroduction du normatif se produit de deux façons : 1) En montrant que la théorie n'est qu'une totalité signifiante; 2) En déplaçant l'objet d'analyse pour étudier le discours plutôt que les effets de réels.

Que veut-on dire en désignant la théorie comme totalité signifiante? Comment cela réintroduit-il la question du normatif? La théorie ne produit pas autre chose que des significations, ce qui est le propre de l'être humain. Cette idée est issue du second moment de l'herméneutique et plus spécifiquement comme conséquence de la publication d'*Être et Temps* de Heidegger. Si la théorie ne fait rien de plus que de produire des interprétations, on ne peut associer théorie et production de la vérité. La théorie perd son statut particulier. Elle ne dévoile plus la vérité, mais elle la produit. Que les significations qu'elle produit soient objectivées ou référées n'y change rien. Ce déplacement épistémologique est majeur. Il enlève à la méthode scientifique sa capacité à révéler une vérité qui existerait *a priori*. La théorie se retrouve dans la même catégorie que tout ce qui contribue à donner des significations.

La puissance de la théorie ne repose pas sur sa capacité à découvrir la vérité ou sur l'exactitude des significations qu'elle donne. Elle repose plutôt sur un processus de rhétorique. Bruno Latour, et les sociologues des sciences défendant la théorie de l'acteur-réseau, ont soutenu cette absence de distinction entre la science et la défense d'un projet politique. Tout comme on le fait avec un projet politique, en défendant un cadre théorique, on tente d'imposer un ensemble de valeurs que l'on partage. La puissance de cette lutte politique est justement son apparence d'apolitique. Car les théories sont moins inspectées que les projets politiques quant aux valeurs de leurs effets de réel. Lorsqu'elles le sont, cela produit une lutte métathéorique entre les tenants de différents systèmes de valeurs. La réintroduction de la question du normatif se produit donc en même temps que la destitution du statut de la théorie. En lui enlevant sa position privilégiée, la théorie perd son immunité devant les critiques portant sur les valeurs qu'elle défend.

Le déplacement de l'objet d'analyse est le second procédé de réintroduction du normatif. Puisque la théorie est considérée comme une pratique sociale, il devient nécessaire de l'étudier au même titre que tout autre pratique. Ainsi, on posera la question des conséquences d'une telle pratique. Non seulement chaque cadre théorique défend un système de valeurs, mais l'activité elle-même joue ce rôle. Les chercheurs observent leur propre activité théorique, leur domaine de savoir en tant que champ d'action. Ils analysent la constitution des représentations qui engendrent des effets de réel. Les discours en tant que représentations sont des pratiques sociales et il importe de les étudier pour comprendre les effets de réel de ces représentations.

Puisque peu de précisions sur ces effets de réel ont été données plus haut, une explication supplémentaire s'impose ici. Toute représentation a des effets soit directs, souhaités ou non, soit indirects, souhaités ou non. Reprenons l'exemple du terrorisme pour illustrer notre propos. Admettons que le discours dominant du gouvernement canadien contient l'idée que le terrorisme est une menace réelle. Cette représentation du monde engendrera d'abord des effets de réel directs et souhaités, par exemple : on renforcera la sécurité aux frontières du pays en renforçant les règlements douaniers; on créera des organismes gouvernementaux spécialisés. Il y aura aussi des effets de réel directs mais moins souhaités : les canadiens qui voyagent à l'étranger ou les touristes qui entrent au pays attendront plus longtemps lors de leurs passages aux frontières; les citoyens seront contrariés de voir leurs impôts combler l'augmentation du budget de la défense plutôt que distribués en santé ou en éducation. D'autres effets de réels, indirects cette fois, se produiront. Parmi ceux-ci, certains seront souhaités : les citoyens prendront conscience de la menace qui pèse sur eux; mais d'autres non-souhaités : la vie démocratique se trouvera menacée par les nouvelles lois et normes liées à la menace terroriste. Cet exemple nous sert à illustrer l'ampleur que peuvent prendre les effets d'une représentation. On voit bien alors que l'analyse du discours n'a pas un intérêt strictement philosophique. Ses effets sont bien réels.

C'est en ce sens que la problématique de la normativité sera réintroduite. L'activité théorique, en tant que constitutive des représentations du monde, engendre des effets de réel. Il est possible de défendre différentes représentations qui provoqueront différents effets. La seule raison de lutter pour une représentation plutôt qu'une autre est avant tout éthique. Il

s'agit de défendre une représentation dont les effets de réel correspondent à nos valeurs. C'est ce que font les théoriciens.

2 CONSTAT ET PROPOSITION DE RECHERCHES À VENIR

Nous avons noté à plusieurs reprises qu'il existe un véritable manque dans la discipline au sujet de la théorisation de l'activité académique. En matière d'analyse théorique les RI tournent en rond depuis trop longtemps déjà. Les chercheurs évoluant dans le domaine de la théorie particulièrement gaspillent temps et énergie à répéter des arguments et reproduire des débats qui ont déjà eu lieu des décennies auparavant en philosophie, en sociologie ou même (contrairement au préjugé populaire) en étude des Sciences. L'ouverture des frontières de cette branche de la science politique serait bénéfique pour les chercheurs et leur permettrait de participer aux débats interdisciplinaires en sciences sociales. En évoluant dans le vase clos dans lequel se replient les chercheurs étudiant les relations internationales, le dynamisme de la recherche est étouffé et on ne favorise pas la pensée.

Ne serait-il pas souhaitable de proposer un programme d'étude philosophique de la politique mondiale? Une philosophie du champ d'études est fondamentale à toute analyse théorique et serait, à notre sens, plus profitable à toute réflexion sur la politique mondiale que l'entreprise de classification des idées, des textes et des auteurs dans laquelle se complaisent les chercheurs analysant actuellement les théories dans cette discipline. Aussi, les événements de la politique mondiale ne doivent pas simplement être comptabilisés, on doit les étudier. Or, cela implique d'y réfléchir, de les analyser et de les décortiquer. Il serait profitable de voir les chaires de recherche consacrer leur énergie et leurs ressources à ces tâches plutôt qu'à la production de vérités sur l'état du monde.

Toujours pour la discipline, une forme de relativisme, qui admettrait que plusieurs significations des événements mondiaux sont possibles, serait souhaitable. Contrairement à ce qu'il est commun de penser, ce perspectivisme ne pose pas un danger au niveau des valeurs. Ce qui est imprudent, c'est plutôt de nier cette évidence et de présenter une représentation du système mondial comme étant la seule réalité possible. Cet absolutisme dans lequel se plaisent plusieurs de nos collègues nous dérange car elle rend la discipline horriblement efficace pour faire passer des préférences normatives sous le nom de Science, de Vérité. Les propositions théoriques auraient plutôt intérêt à être analysées selon ce qu'elles produisent comme réalité. Chaque jour, au nom de la science ou de l'expertise, des conseils sont donnés quant aux actions politiques qui devraient être prises par les acteurs de la politique mondiale. Il est nécessaire de condamner ou de soutenir ces propositions non pas sur la base de leur scientificité mais sur la base de la normativité, de l'éthique.

Certaines pistes de recherche nous sont venues en tête comme suite à ce travail. Il serait enrichissant d'analyser longuement un seul discours et tous les effets de réels s'y rattachant. Cela permettrait également de poursuivre l'argument soutenant que le discours produit la réalité et non le contraire. Dans le présent travail, nous avons cherché à justifier d'abord la légitimité de la conception de la théorie comme pratique en RI. Ensuite, nous avons soutenu que cette définition de la théorie apportait un éclairage nouveau à la question de la normativité dans la discipline. La question des représentations et de leurs effets concrets sur la réalité nous a ouvert une piste de réflexion que nous chercherons maintenant à exploiter. En ce sens, nos prochaines recherches tenterons d'analyser comment la violence peut s'expliquer par une lutte des narrations sur l'autorité.

Nous comptons également développer la problématique de l'intolérance en tant qu'effet de réel de la pensée occidentale. L'activité scientifique produite en Occident nous commande de détacher l'objet et le sujet. On croit que l'objectivité des méthodes de recherche et la rigueur dans l'observation permettront de découvrir et d'expliquer la réalité. Or, l'inverse nous semble plus probable. C'est-à-dire que l'activité scientifique aurait pour fonction de désigner une certaine réalité comme étant la vraie. Nous explorons présentement l'hypothèse de la déconstruction derridienne comme étant une méthode qui permettrait de rompre ce piège. En laissant la place à l'ensemble des significations possibles, l'ouverture qui se crée

empêche tout absolutisme et donc toute imposition d'une vérité. Les valeurs ainsi défendues sont donc celles d'une tolérance radicale débouchant sur la justice.

BIBLIOGRAPHIE

- Ashley, Richard K. 1981. «Political Realism and Human Interests». *International Studies Quarterly*. vol. 25, no 2, p. 204-236.
- Ashley, Richard K., et R. B. J. Walker. 1990. «Conclusion: Reading Dissidence/Writing the Discipline: Crisis and the Question of Sovereignty in International Studies». *International Studies Quarterly*. vol. 34, no 3, p. 367-416.
- Booth, Ken. 2000. «Discussion: a reply to Wallace». In *International relations : critical concepts in political science*, Andrew Linklater, p. 1996-2002. London ; New York: Routledge.
- Booth, Ken, Toni Erskine, Michael Foley et Milja Kurki. 2007. «Editorial description». *International Relations*. En ligne.
<<http://www.sagepub.com/journalsProdDesc.nav?prodId=Journal201567>>.
Consulté le 10 mai 2008.
- Bourdieu, Pierre. 1982. *Ce que parler veut dire l'economie des échanges linguistiques*. Paris: A. Fayard, 244 p.
- Bourdieu, Pierre. 2002. *Questions de sociologie*. Paris: Minuit, 277 p.
- Callon, Michel. 1986. «Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques dans la Baie de Saint-Brieuc». *L'année sociologique*. vol. 36, p. 169-208.

- Canguilhem, Georges. 2005. «Normatif». In *Dictionnaire de philosophie*, 3e éd. rev. et augm., Noëlla et al. Baraquin, p. 205. Paris: Armand Colin.
- Chernoff, Fred. 2007. *Theory and metatheory in international relations : concepts and contending accounts*. New York: Palgrave Macmillan, 223 p.
- Cox, Robert W. 1986. «Social Forces, States and World Orders». In *Neorealism and its critics*, Robert O. Keohane, p. 204-254. New York: Columbia University Press.
- Derrida, Jacques. 1994. *Force de loi*. Coll. «La Philosophie en effet». Paris: Galilée, 145 p.
- Ferguson, Yale H., et Richard W. Mansbach. 1988. *The elusive quest : theory and international politics*. Columbia, S.C.: University of South Carolina, 300 p.
- Foucault, Michel. 1980. *l'Archeologie du savoir*. Coll. «Bibliothèque des sciences humaines». Paris: Gallimard, 275 p.
- Frost, Mervyn. 1986. *Towards a normative theory of international relations : a critical analysis of the philosophical and methodological assumptions in the discipline with proposals towards a substantive normative theory*. Cambridge Cambridgeshire ; New York: Cambridge University Press, 241 p.
- Gadamer, Hans Georg. 1996. *Vérité et méthode les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Coll. «Ordre philosophique». Paris: Éditions du Seuil, 533 p.
- George, Jim. 1994. *Discourses of global politics a critical (re)introduction to international relations*. Coll. «Critical perspectives on world politics». Boulder, Col.: L. Rienner, 266 p.
- George, Jim, et David Campbell. 1990. «Patterns of Dissent and the Celebration of Difference: Critical Social Theory and International Relations». *International Studies Quarterly*. vol. 34, no 3, p. 269-293.
- Greisch, Jean (2007). Herméneutique. Encyclopædia Universalis. En ligne.
<<http://www.universalis-edu.com/article2.php?napp=&nref=C070019>>.
- Gurvitch, Georges. 1966. *Les cadres sociaux de la connaissance*. Coll. «Bibliothèque de sociologie contemporaine». Paris: Presses universitaires de France, 315 p.
- Gusdorf, Georges. 1988. *Les origines de l'herméneutique*. Coll. «Bibliothèque scientifique (Payot (Firme : Paris, France))». Paris: Payot, 428 p.
- Habermas, Jürgen. 1976. *Connaissance et intérêt*. Paris: Gallimard, 386 p.
- Heidegger, Martin. 1985. *Être et temps*. Emmanuel Martineau. Paris: Authentica, 323 p.

- Heidegger, Martin. 2001. *De l'essence de la vérité approche de l'allégorie de la caverne et du Théétète de Platon*. Hermann Mörchen. Paris: Gallimard, 382 p.
- Jarvis, D. S. L. 2000. *International relations and the challenge of postmodernism : defending the discipline*. Columbia: University of South Carolina Press, 280 p.
- Keohane, Robert O. 1988. «International Institutions: Two Approaches». *International Studies Quarterly*. vol. 32, no 4, p. 379-396.
- Keohane, Robert O., et Lisa L. Martin. 1995. «The Promise of Institutional Theory». *International Security*. vol. 20, no 1, p. 39-51.
- Kratochwil, Friedrich. 2007. «Looking Back from Somewhere: Reflections of what remains "critical" in Critical Theory». *Review of International Studies*. vol. 33, no Supplement 1, p. 25-45.
- Kuhn, Thomas S. 1962. *The structure of scientific revolutions*. Chicago: University of Chicago Press, 172 p.
- LaBranche, Stéphane. 2002. «Rex the Dog Can Bite: A Review of Postmodernism in International Relations (1989-2000)». *The Review of International Affairs*. vol. 2, no 2, p. 63-78.
- Lapid, Yosef. 1989. «The Third Debate: On the Prospects of International Theory in a Post-Positivist Era». *International Studies Quarterly*. vol. 33, no 3, p. 235-254.
- Lapid, Yosef. 2002. «En Route to Knowledge: Is There a "Third Patch" in the Third Debate». In *Millennial reflections on international studies*, Michael Brecher et Frank P. Harvey, p. 703. Ann Arbor: University of Michigan Press.
- Latour, Bruno. 1983. «Give me a laboratory and I will move the world». In *Science Observed*, K. Knorr et M. Mulkay, p. 141-170. Paris: Sage.
- Latour, Bruno. 1989. *La science en action*. Coll. «Textes à l'appui. Anthropologie des sciences et des techniques». Paris: La Découverte, 450 p.
- Law, John. 1988. «Le laboratoire et ses réseaux». In *La science et ses réseaux : genèse et circulation des faits scientifiques*, Michel Callon, p. 117-148. Paris: La Découverte.
- Law, John, et John Hassard (éd.). 1999. *Actor Network Theory and After*. Oxford: Blackwell and Sociological Review.
- Lepgold, Joseph, et Miroslav Nincic. 2001. *Beyond the ivory tower : international relations theory and the issue of policy relevance*. New York: Columbia University Press, x, 228 p.

- Mannheim, Karl. 1952. *Ideology and Utopia : an introduction to the sociology of knowledge*. Coll. «International Library of Psychology, Philosophy and Scientific Method». New York: Harcourt Brace & World, 318 p.
- Mearsheimer, John J. 1995. «The False Promise of International Institutions». *International Security*. vol. 19, no 3, p. 5-49.
- Morfaux, Louis-Marie, et Jean Lefranc. 2005. *Nouveau vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Nouv. éd. ref. Paris: Armand Colin, 604 p.
- Neufeld, Mark A. 1995. *The restructuring of international relations theory*. Coll. «Cambridge studies in international relations ; 43». New York, N.Y.: Cambridge University Press, 174 p.
- Nietzsche, Friedrich Wilhelm. 2000. *Par-delà bien et mal*. Patrick Wotling. Coll. «Garnier Flammarion (Collection) 1057». Paris: Flammarion, 385 p.
- Rengger, Nicholas, Rick Fawn, Oliver Richmond, Ian Taylor, Ben Thirkell-White et Alison Watson. 2007. «Critical International Relations Theory after 25 years». *Review of International Studies*. vol. 33, no S1, p. 174.
- Ruggie, John Gerard. 1995. «The False Premise of Realism». *International Security*. vol. 20, no 1, p. 62-70.
- Scheler, Max. 1993. *Problèmes de sociologie de la connaissance*. Coll. «Sociologies». Paris: Presses universitaires de France, 283 p.
- Smith, Steve. 1995. «The Self-Image of a Discipline: A Genealogy of International Relations». In *International relations theory today*, Ken Booth et Steve Smith, p. 1-37. University Park, Penns.: The Pennsylvania State University Press.
- Smith, Steve. 1996. «Positivism and beyond». In *International theory : positivism and beyond*, Steve Smith, Ken Booth et Marysia Zalewski, p. 11-46. Cambridge ; New York: Cambridge University Press.
- Smith, Steve. 2000. «Power and truth: a reply to Wallace». In *International relations : critical concepts in political science*, Andrew Linklater, p. 2003-2013. London ; New York: Routledge.
- Smith, Steve. 2004. «Singing Our World into Existence: International Relations Theory and September 11». *International Studies Quarterly*. vol. 48, no 3, p. 499-515.
- Smith, Steve, et Patricia Owens. 2005. «Alternative approaches to international theory». In *The globalization of world politics : an introduction to international relations*, 3rd, John Baylis et Steve Smith, p. 271-293. Oxford ; New York: Oxford University Press.

- Taylor, Charles. 1985. «Social theory as practice». In *Philosophy and the human sciences*, p. 91-115. Cambridge, Angleterre: Cambridge University Press.
- Tesfaye, Facil. 2007. *Statistique(s) et génocide au Rwanda : sur la genèse d'un système de catégorisation "génocidaire"*. Montréal: Université du Québec à Montréal, 107 p.
- Tickner, J. Ann. 1997. «You Just Don't Understand: Troubled Engagements between Feminists and IR Theorists». *International Studies Quarterly*. vol. 41, no 4, p. 611-632.
- Waever, Ole. 1997. «Figures of International Thought: Introducing Persons Instead of Paradigms». In *The future of international relations : masters in the making?*, Iver B. Neumann et Ole Waever, p. 7-37. London ; New York: Routledge.
- Wallace, William. 2000. «Truth and Power, Monks and Technocrats: Theory and practice in international relations». In *International relations : critical concepts in political science*, Andrew Linklater, p. 1971-1995. London ; New York: Routledge.
- Wilkinson, Paul. 2007. «Postmodern deconstructionism». In *International relations : a very short introduction*, p. 5. Oxford ; New York: Oxford University Press.
- Zalewski, Marysia. 1996. «'All these theories yet the bodies keep piling up': theories, theorists, theorising». In *International theory : positivism and beyond*, Steve Smith, Ken Booth et Marysia Zalewski, p. 340-353. Cambridge ; New York: Cambridge University Press.